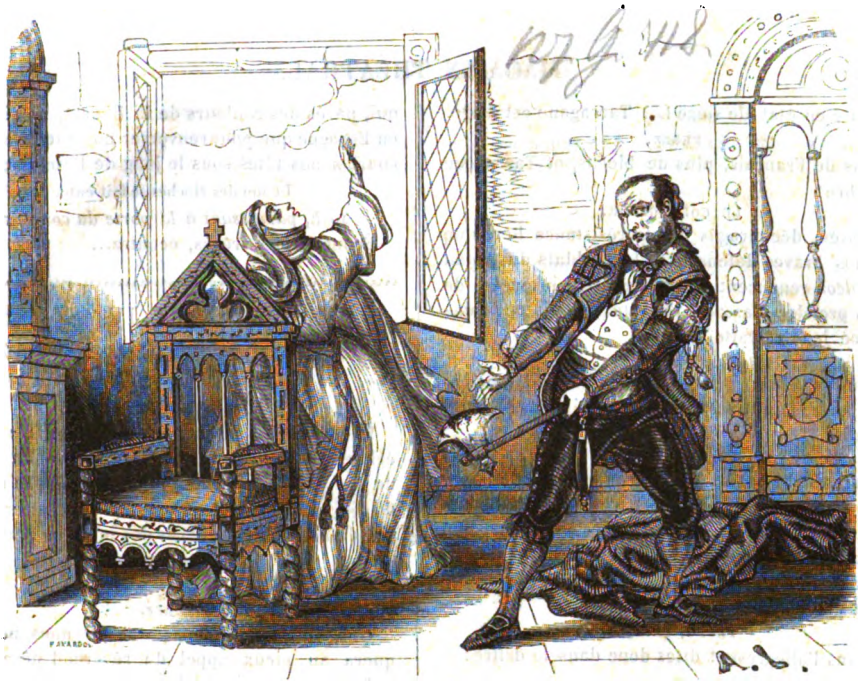

ACTE II, SCÈNE XIV.

L'ÉLÈVE DE SAINT-CYR,

DRAME EN CINQ ACTES PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

Par M. Francis-Cornu,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 30 JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE GÉNÉRAL.	M. DELAUNAY.
LE COLONEL DERNEVAL. . .	M. ROGER.
ANATOLE, son fils, lieutenant au 115e de ligne (jeune premier rôle).	M. ALBERT.
JOLIBOIS, sergent dans la compagnie d'Anatole (premier comique).	M. SAINT-FIRMIN.
UN AIDE-DE-CAMP.	M. BARBIER.
UN VIEUX GRENADIER. . . .	M. MONNET.
LE CHIRURGIEN-MAJOR, personnage muet.	
LE CORRÉGIDOR de Tarragone.	M. GILBERT.
JOSÉ, révérend du couvent des Bénédictins.	M. CULLIER.
PEREZ, bourgeois de Tarragone (premier rôle).	M. SAINT-ERNEST.
JEPPO, jeune barbier (deuxième comique).	M. FRANCISQUE Jne.
UN HOMME DU PEUPLE. . . .	M. GARCIN.
UN MOINE.	M. SAILLARD.
LÉONOR, fille de Perez (première amoureuse).	Mme FIERVILLE.
PAQUITA, jeune camériste. . . .	Mme MÉLANIE.
LA SUPÉRIEURE du couvent de la Visitation.	Mme ST.-FIRMIN.
PREMIÈRE PENSIONNAIRE. .	Mme BAUDÉE.
DEUXIÈME PENSIONNAIRE. .	Mlle HÉLOÏSE.
UNE SOEUR TOURIÈRE. . . .	Mlle LAURE.
OFFICIERS, SOLDATS, MOINES, SOLDATS ESPAGNOLS PEUPLE.	

La scène se passe à Tarragone, en 1811.

PROLOGUE.

Le théâtre représente la grande place de Tarragone : un couvent au fond ; à gauche, une maison avec une large terrasse, fermée par des jalousies. Plusieurs rues aboutissant à la place.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CORRÉGIDOR, PEREZ, MOINES, PEUPLES.

LE PEUPLE.

Viva Fernando! muere los Franceses!

PEREZ, *sortant de chez lui.*

Qu'entends-je! quels sont ces cris?

LE CORRÉGIDOR, *allant à lui.*

Arrivez donc, sénor Perez, arrivez donc, et réjouissez-vous avec nous... Plus de Français! plus

Digitized by Google

129058-C

de mise en état de siége !... Tarragone est libre.

PEREZ.

Plus de Français, plus de blocus, et Tarragone est libre ?

LE CORRÉGIDOR.

Lassés, découragés par la résistance héroïque de nos braves défenseurs, les soldats du *grand Napoléon* renoncent à leur tentative insensée de nous prendre d'assaut, et cette nuit ils ont commencé leur retraite.

PEREZ.

Plus de Français sous nos murs ? Plus d'ennemis aux portres de notre ville !... Mais je n'ose encore y croire.

LE CORRÉGIDOR.

Par saint Pancrace mon patron, vous êtes bien incrédule ! mais ce que je vous dis est vrai, on ne peut plus vrai... J'ai des renseignemens certains... Eh ! tenez, demandez-leur, demandez-leur à tous si cette nouvelle ne court pas toute la ville, si toute la ville n'est pas dans l'allégresse !

JEPPO, *entrant.*

Dans l'allégresse ! dites donc dans le délire !

SCENE II.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, PEREZ, PEUPLE.

JEPPO, *continuant.*

Tout Tarragone en masse se précipite aux fenêtres et dans les rues... Le Prado est encombré de monde qui crie, qui saute et qui s'embrasse.

PEREZ.

Ainsi les Français...?

JEPPO.

Decampaverunt gentes...

LE CORRÉGIDOR.

Pedibus cum...

JEPPO.

Jambis.

PEREZ.

Mais Jeppo, mon ami, donne-nous au moins quelques détails sur ce grand événement.

SCENE III.

LE CORRÉGIDOR, PAQUITA, PEREZ, JEPPO, PEUPLES, JEUNES FILLES.

PAQUITA, *accourant avec des jeunes filles portant des fleurs et des rubans.*

Viva Fernando ! muere los Franceses !

JEPPO.

Tenez, demandez à la Senoretta de mon cœur, à Paquita, la plus capricieuse, la plus folle et la plus gentille du quartier.

PAQUITA.

Viva ! viva ! Tarragonais ! des rubans à tous les chapeaux, des offrandes à tous les saints, des fleurs à toutes les églises ! la ville est sauvée.

LE CORRÉGIDOR, *à Perez.*

Hein ! qu'en dites-vous seigneur Perez ?

PEREZ.

Je dis gloire à Dieu ! car il n'y a que Dieu qui ait pu nous sauver des Français... des Français, qui, parés des couleurs de la liberté, ne viennent en Espagne que pour renverser nos autels et faire courber nos têtes sous le joug de l'esclavage !

Le son des cloches se fait entendre.

JOSÉ, *paraissant à la porte du couvent.*

Écoutez, mes frères, écoutez...

SCENE IV.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, JOSÉ, PEREZ, PAQUITA, PEUPLE, MOINES.

JOSÉ, *continuant.*

Un *Te Deum* va être chanté dans toutes les églises de Tarragone en réjouissance du départ de nos ennemis ; rendez-vous tous dans la maison du Seigneur, et tous avec ferveur remerciez le ciel de nous avoir délivrés des infâmes Français.

LE CORRÉGIDOR.

Ainsi soit-il !

PEREZ.

Oui, il en sera ainsi ; nul de nous ne manquera au pieux appel du révérend père José, nul de nous qui ne s'empresse de porter ses prières et ses offrandes au pied des saints autels. Quant à moi, en mémoire de ce beau jour, je fais vœu de fonder une messe à perpétuité dans la chapelle de Notre-Dame-del-Pilar.

José et les moines rentrent dans le couvent ; Perez rentre chez lui ; le peuple se retire.

SCENE V.

PAQUITA, JEPPO.

JEPPO.

Hein ! tu as entendu ton maître... Une messe à perpétuité ! Peste ! c'est ça un patriote ! Eh bien ! tiens, vrai, ça me fâche presque... que les Français aient pris comme ça d'eux-mêmes la poudre d'escampette. J'aurais voulu qu'ils restassent encore quelques jours sous nos murs, car nous étions las de leur envoyer du plomb dans les yeux, seulement à portée de carabine, et tous les bons vivans de la ville, moi compris, nous étions décidés à faire briller sur leur poitrine la pointe de nos couteaux.

PAQUITA, *riant.*

Vraiment !... O le vaillant guerrier !

JEPPO.

Virginetta mia ! le jour où le caporal de ces voltigeurs maudits est venu à travers les balles jusqu'au faubourg de Villa-Franca, tu te rappelles ma colère et ma fureur... Ah ! si l'on avait voulu m'ouvrir les portes !...

PAQUITA.

Tu serais peut-être en route pour la France.

JEPPO.

Je serais votre époux bienheureux, cara amica, car j'aurais amené le mécréant pieds et poings liés aux genoux de votre gentillesse, et vous n'auriez pu refuser plus long-temps à mon courage votre jolie petite main.

Digitized by Google

PAQUITA.

Allons, allons, trêve de balivernes : voici ma maîtresse qui descend avec son père pour se rendre à l'église du couvent.

JEPPO.

Déjà ?

PAQUITA.

Est-ce que tu n'entends pas les cloches, mauvais chrétien ?

JEPPO.

Quand je t'écoute, je n'entends plus rien; quand tu es là, je ne vois plus que toi : il faut que tu sois une sainte, car tu me fais comprendre l'adoration perpétuelle, foi de barbier aragonais.

PAQUITA, *lui donnant une petite tape sur la joue.*

Voulez-vous bien ne pas blasphémer, barbier du démon ?

SCENE VI.

JEPPO, PAQUITA, PEREZ, LÉONOR.

PEREZ, *à Léonor.*

Allons, ma fille, hâtons-nous d'aller nous agenouiller devant l'image du Christ et de prier le ciel d'être toujours en aide à l'Espagne !... Donnez-moi le bras, Léonor.

LÉONOR.

Oui, mon père.

Elle donne le bras à Perez, et tous deux s'acheminent vers le couvent.

PAQUITA, *les suivant, et à Jeppo.*

Eh bien ! Jeppo, ne viens-tu pas avec nous ?

Tous trois entrent dans le couvent avec le peuple, qui afflue de toutes parts.

SCENE VII.

JEPPO, *seul.*

Oui, va, va t'enrhumer dans cette vieille église des bénédictins, qui est plus froide qu'une glacière des Alpes ! Et puis j'aime bien mieux aller su les remparts voir la retraite des Français. Ça doit faire un joli coup d'œil que la défilade d'une armée... d'une armée vexée; car, au fait, ils doivent être joliment vexés d'être obligés de filer doux devant notre vaillance, ces hérétiques, ces réprouvés de Dieu, que le diable puisse emporter jusqu'au fond du golfe de Biscaye avec armes et bagages !

SCENE VIII.

JEPPO, LE CORRÉGIDOR.

LE CORRÉGIDOR, *accourant pâle et tremblant.*

O mon Dieu, préservez-nous de ce malheur !... Ah ! Jeppo, Jeppo, si tu savais !...

JEPPO.

Eh bien ! seigneur corrégidor, qu'avez-vous donc ?

LE CORRÉGIDOR.

Je n'en puis plus... Soutiens-moi, mon garçon, soutiens-moi.

JEPPO.

Sainte Vierge !

LE CORRÉGIDOR.

Je crois que je vais m'évanouir.

JEPPO.

Vous évanouir ! au fait, vous êtes très-pâle.

LE CORRÉGIDOR.

On le serait à moins... Ah ! si tu savais, mon ami !...

JEPPO.

Remettez-vous d'abord.

LE CORRÉGIDOR.

Oui, oui, tu as raison. Ah ! voilà mes sens qui se raniment; je me trouve mieux. C'est que, vois-tu, j'accours des remparts

JEPPO.

Ah ! je conçois : la course est longue.

LE CORRÉGIDOR.

Oui.

JEPPO.

Et vous avez été suffoqué par la chaleur ?

LE CORRÉGIDOR.

Oui; et puis par...

JEPPO.

Par ?

LE CORRÉGIDOR.

C'est inouï, inouïssime. Imagine-toi...

JEPPO.

Quoi donc ?

LE CORRÉGIDOR.

Imagine-toi... O les enragés !

JEPPO.

Les enragés ! qui ?

LE CORRÉGIDOR.

Les Français !

JEPPO.

Les Français !

LE CORRÉGIDOR.

Ah ! mon pauvre Jeppo !

JEPPO

Je ne sais pas, mais je sens comme un frisson.

LE CORRÉGIDOR.

Encore une fois, c'est inouï.

JEPPO.

Seigneur, ne me tuez pas en détail, assommez-moi de suite de votre nouvelle.

LE CORRÉGIDOR.

Voilà. J'avais été sur les remparts pour observer par moi-même les mouvemens de l'armée française, et pour y mieux voir, j'avais pris cette longue-vue.

JEPPO.

Enfin ?

LE CORRÉGIDOR.

Enfin il m'a semblé que les bataillons de ces damnés avançaient sur la ville au lieu de s'en éloigner.

JEPPO.

Sancta Maria !

Digitized by Google

LE CORRÉGIDOR.

Deux fois j'ai nettoyé les verres de ma lunette, et deux fois j'ai vu la même chose.

JEPPO.

Et puis?

LE CORRÉGIDOR.

Et puis me voilà, ne sachant que penser, que croire. Est-ce une vision, une réalité? avons-nous été joués, trompés, dupés? Cette retraite de l'armée ennemie a-t-elle été une feinte, une ruse de guerre?

JEPPO.

Oui, oui, c'en est fait de nous.

LE CORRÉGIDOR.

Ce général Suchet est malin comme un singe; ne pouvant nous prendre par la force, il aura tenté de le faire par adresse.

JEPPO.

Mais courons vite donner l'alarme.

LE CORRÉGIDOR.

Certainement. Et nous, confians, niais que nous sommes, nous avons chanté victoire, nous avons quitté les armes pour prendre des livres de messe.

JEPPO.

Aux armes!

LE CORRÉGIDOR

Oui, crions aux armes.

JEPPO *et* LE CORRÉGIDOR.

Aux armes, aux armes, Espagnols!

SCENE IX.

LES MÊMES, UN HOMME DU PEUPLE.

L'HOMME DU PEUPLE.

Aux armes! aux armes, Espagnols!

LE CORRÉGIDOR.

Hein! quoi? est-ce que...?

L'HOMME DU PEUPLE.

Les Français!

JEPPO.

Déjà!

LE CORRÉGIDOR.

Nous sommes perdus!

SCENE X.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, PEREZ, LÉONOR, PAQUITA, JOSÉ, MOINES, PEUPLE.

JOSÉ, *sortant du couvent avec tout le monde.*

Pourquoi ces cris?

LE CORRÉGIDOR.

Les Français!

TOUS.

Les Français!

LE CORRÉGIDOR.

Ils nous attaquent.

PEREZ.

Mais, seigneur corrégidor, vous assuriez tout-à-l'heure.

LE CORRÉGIDOR.

J'assurais, j'assurais...

VOIX *éloignées.*

Aux armes!

LÉONOR.

Malheur sur nous!

PEREZ.

Rentrez, Léonor, rentrez.

JEPPO.

Oui, oui, rentrons; car si l'ennemi a déjà pénétré par quelque endroit...

LE CORRÉGIDOR.

Qui a dit cela?

JEPPO.

Peut-être un alarmiste, c'est vrai.

PAQUITA.

Pourvu qu'il ne soit pas dans ta peau, cet alarmiste-là!

VOIX *plus rapprochées.*

Aux armes!

PEREZ.

Allons, Léonor, Paquita, vite au logis!

JEPPO.

Je vais conduire la senora.

LE CORRÉGIDOR.

La senora se conduira bien toute seule.

PEREZ.

D'ailleurs ne suis-je pas là, barbier, mon ami?

LE CORRÉGIDOR, *à Jeppo.*

L'absence d'un gaillard taillé en force comme toi tournerait au détriment de la patrie.

PEREZ, *à Jeppo en lui frappant sur l'épaule.*

Je ne serai pas long-temps, maître Jeppo, et j'apporterai pour nous deux de quoi tenir tête à qui nous menace.

JEPPO, *à part.*

Bien des remerciemens.

PEREZ.

Allons, ma fille.

LÉONOR, *en sortant.*

Ah! mon Dieu! prends-nous en pitié.

Elle rentre avec son père.

PAQUITA, *à Jeppo, en s'en allant.*

Aie du cœur, Jeppo, conduis-toi comme un digne Espagnol.

JEPPO.

Aie du cœur! Elle en parle à son aise; et toi, magistrat du diable, Lucifer t'emporte avec ton zèle! la ville y gagnera grand'chose quand je me serai fait casser la tête! (*Cris et tumulte.*) Trahison! trahison! ils entrent de tous les côtés.

SCENE XI.

LE CORRÉGIDOR, JEPPO, JOSÉ, *au fond*, MOINES, PEUPLE, *puis* PEREZ.

Des soldats et des gens du peuple se réunissent devant le couvent et forment une espèce de barricade. A travers les croisées de l'édifice, sur le balcon, sur le toit, on aperçoit des moines armés de fusils.

LE CORRÉGIDOR.

Courage, mes amis! Ah! ah! voilà du renfort, ça me rassure un peu.

Digitized by Google

GENS DU PEUPLE, *à la porte du couvent.*

Des armes! des armes!

JOSÉ, *du haut du balcon.*

En voici, mes braves.

LE PEUPLE.

Viva el padre Jose! Vive l'Inquisition! Mort aux Français!

LE CORRÉGIDOR.

C'est ça, c'est ça, mort aux Français!

José est au balcon. Les moines, répandus sur la place, distribuent des armes au peuple; Pérez revient de sa maison avec deux carabines.

PEREZ, *à Jeppo.*

Tiens, maître barbier, à toi cette carabine; et je compte sur ta bravoure pour marcher en éclaireur avec moi.

JEPPO, *à part.*

Allons, bon gré malgré, me voilà soldat.

JOSÉ, *du balcon.*

Armez-vous, catholiques fidèles. (*Tous les regards se portent vers lui.*) Le moment est venu de soutenir la vieille renommée tarragonaise : défendez pied à pied le terrain. Vous n'êtes plus les habitans d'une cité florissante, mais la garnison d'une forteresse qu'il faut rendre imprenable. Combattez tous : que chaque rue soit une tranchée, chaque maison une redoute; combattez tous : femmes, vieillards, Dieu soutiendra les forces débiles. Espagnols, levez vos regards vers le ciel : voyez assis dans la gloire du Seigneur, voyez les martyrs de Saragosse qui vous contemplent et qui vous crient : Combattez sans crainte comme nous, comme nous ensevelissez-vous, s'il le faut, sous votre ville; il y a place dans le ciel pour toutes les gloires et bénédiction des peuples pour tous les dévouemens! (*En achevant ces paroles, il tire un crucifix qu'il a à sa ceinture, étend les mains sur l'assemblée, qui se met à genoux aux accords d'une pieuse harmonie; après quelques instans de silence, interrompus par une bruyante décharge d'artillerie, il s'écrie :*) Au combat!

TOUS.

Au combat!

LE CORRÉGIDOR.

Et que ceux qui n'ont pas besoin en ces lieux me suivent à la maison communale. (*A part.*) Une escorte est toujours utile en temps de guerre.

Il sort avec les femmes.

SCENE XII.

JEPPO, PEREZ, PEUPLE.

JEPPO *à Perez; il pose sa carabine à terre.*

Et vous croyez, senor Perez, qu'il est bien utile que nous restions là, tout à découvert?

PEREZ, *occupé de charger son fusil.*

Ces braves gens n'y sont-ils pas avec nous?

JEPPO.

Là ou ailleurs, ça leur est bien égal à eux, qui pour la plupart n'ont d'autre gîte que les marches d'une église ou les dalles de la place publique pour se coucher; mais vous qui avez votre maison, et moi ma boutique...

PEREZ.

Serais-tu par hasard tout-à-fait un poltron?

JEPPO.

Tout-à-fait, non; mais je suis loin d'être un brave, je l'avoue en toute humilité : plus les coups de fusil approchent, plus je sens un je ne sais quoi...

PEREZ.

C'est le premier moment.

Décharge nouvelle.

JEPPO.

Ah! (*A mi-voix.*) Mon Dieu, mon Dieu! il me semble que je vais me trouver mal; j'ai le cœur...

PLUSIEURS FUYARDS.

Les voilà! les voilà!

PEREZ, *les arrêtant.*

Lâches, où courez-vous?

Jeppo, à ce cri : les voilà! perd la tête et se jette derrière un saint qui est dans sa niche, au coin d'une des maisons de suite.

JEPPO.

Saint François, protégez-moi!

PEREZ, *regardant autour de lui.*

Jeppo, allons, voici l'instant... Par où est-il donc passé? (*Il l'aperçoit derrière le saint.*) Comment?

JEPPO.

Chut! ne dites rien, je suis en embuscade. (*Il appuie son fusil sur l'épaule du saint, et lui dit à l'oreille.*) O mon grand saint François, tenez-vous ferme et cachez-moi bien.

JOSÉ, *sur le balcon.*

Amis, amis, ne restez pas à découvert; retranchez-vous dans vos logis, la guerre est plus sûre et moins meurtrière; ne laissez rien au hasard.

JEPPO.

Digne homme, va! pourquoi n'avoir pas dit cela plus tôt? tu m'aurais sauvé déjà bien des frissons; à chaque éclat de fusillade, je reçois le contre-coup dans les coudes et au milieu du dos.

PEREZ, *à la barricade, aux gens du peuple qui restent près de lui.*

Il sera toujours temps de nous replier après avoir brûlé la moustache aux plus pressés. A vous l'exemple!

Il fait feu sur un soldat qui paraît au bout de la rue. Fusillade. Des voltigeurs français paraissent.

JEPPO.

Attendez donc, voilà des balles qui passent, je n'ai pas envie de les rencontrer en route. (*Au moment où Jeppo baisse le nez, arrive une balle qui brise la tête du saint; Jeppo tombe à genoux derriere.*) Ah! grand saint François, ils vont te démolir : la place n'est plus tenable... les mécréans! ils ne respectent pas même les saints.

Digitized by Google

SCENE XIII.

JEPPO, PEREZ, LÉONOR *et* PAQUITA, *sur le balcon*, PEUPLE.

LÉONOR.

Mon père, mon bon père, rentrez, je vous en supplie.

JEPPO, *derrière la statue brisée.*

Elles ont raison, seigneur.

PAQUITA, *au balcon.*

Venez, venez, vous allez vous faire égorger.

PEREZ.

Battre en retraite, jamais!

JEPPO.

Il est entêté comme une mule de Ségovie. (*La cloche du couvent sonne, la charge bat, les Espagnols de tout sexe et de tout âge accourent en criant.*) Les voilà! les voilà!

PEREZ.

Les malheureux! ils lâchent déjà pied.

JEPPO.

Il faut faire de même, seigneur, c'est prudent.

Il se glisse, de la statue, à la porte de Perez, à quatre pattes.

LÉONOR* *sort de la maison, et se jette après son père.*

Mon père chéri, vous rentrerez, ou je reste à vos côtés, sur la place, et la première balle qui vous sera destinée sera pour moi.

PAQUITA.

Rentrez, monsieur, vous vous devez à votre famille comme à l'Espagne.

JEPPO, *au soupirail de la cave, il avance la tête.*

Et d'ailleurs, ne vaut-il pas mieux défendre sa maison que de la laisser au premier venu qui pourra s'en emparer?

PEREZ, *entraîné par sa fille.*

Oh! malheur! malheur!

JEPPO.

Allons donc. (*Rentrant sa tête pendant que Paquita ferme la porte de la maison.*) Maintenant, ils seront bien malins s'ils m'attrapent.

SCENE XIV.

JOLIBOIS, UN VIEUX GRENADIER, GRENADIERS FRANÇAIS.

JOLIBOIS, *se montrant à l'angle de la maison de Perez avec deux ou trois grenadiers, et arrêtant ceux-ci, qui veulent riposter aux coups de fusil qu'on tire sur eux du couvent.*

Eh bien, qu'allez-vous faire? jeter votre poudre au vent, c'est un jeu d'enfant, ça. Allons, embusquons-nous de ce côté, et l'œil aux aguets, l'index sur la gâchette; feu seulement quand vous verrez les moineaux.

* Paquita, Perez, Léonor, Jeppo.

SCENE XV.

JOLIBOIS, *caché derrière la niche du saint*, PEREZ, *sur son balcon.*

PEREZ, *paraissant.*

Diable soit des femmes! mais ici, sur ce balcon, je verrai de plus loin.

JOLIBOIS, *qui l'a aperçu d'abord, le mettant en joue.*

Tiens, voilà pour t'éclaircir la vue.

Il tire et le manque.

PEREZ, *tranquillement.*

Mal visé, mon maître.

JOLIBOIS, *à part.*

Il se moque de moi, il a raison.

PEREZ, *regardant.*

Mais où est-il donc embusqué? (*L'apercevant un peu.*) Ah!

Il l'ajuste, le tire et le manque aussi.

JOLIBOIS, *tout en chargeant son fusil.*

Eh bien, l'ami, tu n'es pas plus adroit que moi.

PEREZ.

Mais du moins je suis plus brave, je me montre, et tu te caches.

JOLIBOIS, *venant de charger son fusil et s'avançant vivement.*

Ah! tu veux me voir, tiens, me voilà! Je m'appelle Jolibois, je suis sergent de grenadiers au 115me de ligne, et j'ai été aux Pyramides avec le Petit Caporal; allons, salue-moi!

PEREZ, *chargeant sa carabine.*

Attends un peu.

JOLIBOIS.

C'est juste, mais je suis trop poli pour ne pas te rendre ton salut. (*Il finit de charger son fusil, et tout en le chargeant.*) Après tout, nous nous sommes manqués tous deux, nous sommes manche à manche; à la belle!

Il arme son fusil.

PEREZ, *armant aussi sa carabine.*

A la belle! (*En ce moment un coup de fusil tiré de l'une des rues qui font face à la demeure de Perez, frappe celui-ci à l'épaule gauche, et lui fait tomber l'arme des mains.*) Malédiction! (*Portant la main droite à son épaule.*) Je suis blessé!

JOLIBOIS.

Allons, il paraît qu'un autre a joué pour moi.

PEREZ.

Va, va, je n'ai pas quitté la partie, tu peux tirer.

JOLIBOIS.

Fi donc! un soldat français se bat loyalement, mais il n'assassine pas.

SCENE XVI.

JOLIBOIS, PAQUITA, LÉONOR, PEREZ.

LÉONOR, *qui est accourue.*

Ah! mon père.

PAQUITA, *accourant.*

Senora, senora, n'allez pas sur ce balcon.

Digitized by Google

LÉONOR.

Ciel! il est blessé!

JOLIBOIS, *à lui-même en apercevant Léonor et Paquita.*

Tiens, mais v'là de jolies filles.

On tire sur Jolibois du couvent.

PAQUITA.

O mon Dieu!... ah!

Elle laisse tomber la jalousie par dessus le balcon. On tire encore.

JOLIBOIS.

Hein? c'est qu'ils ne crieraient pas: Gare là-dessous.

SCENE XVII.

JOLIBOIS, ANATOLE, GRENADIERS

ANATOLE, *dans la coulisse.*

En avant, grenadiers, en avant!

JOLIBOIS.

C'est la voix de mon lieutenant; oui, je ne m'étais pas trompé, le v'là qui accourt de ce côté à la tête de ses grenadiers. C'en est ça un luron que ce petit gaillard-là! à peine âgé de vingt ans, sorti il y a pas un mois des bancs de l'école de Saint-Cyr, il se bat avec l'aplomb et le sang-froid d'un vieux troupier... Cré coquin! aussi le soldat qui rebaptise tous les braves a-t-il nommé celui-là l'élève de Saint-Cyr.

VOIX *dans la coulisse.*

Vive l'élève de Saint-Cyr!

JOLIBOIS.

Tenez, tenez, les entendez-vous?

GRENADIERS FRANÇAIS, *entrant à la suite d'Anatole.*

Vive l'élève de Saint-Cyr!

ANATOLE, *à ses grenadiers.*

Au couvent! au couvent des Bénédictins!

JOLIBOIS.

Bon, ça va chauffer.

On tire de nouveau du couvent; les grenadiers restent en suspens.

ANATOLE.

Eh bien, camarades, qu'attendez-vous? la bénédiction de ces messieurs?

JOLIBOIS.

Ils nous envoient là une drôle d'eau bénite.

ANATOLE.

Allons, allons, puisqu'ils font notre métier, faisons le leur.

JOLIBOIS.

Bravo! lieutenant, bravo!

ANATOLE.

Au couvent! grenadiers! au couvent!

TOUS.

Au couvent!

VOIX, *dans le lointain.*

Vive la France!

ANATOLE, *à ses grenadiers, en prenant le drapeau du régiment.*

Grenadiers, qui m'aime me suive!

Il se précipite vers le couvent, et il y entre suivi de ses grenadiers.

SCENE XVIII.

LE GÉNÉRAL, LE COLONEL DU 115me DE LIGNE, OFFICIERS, SOLDATS FRANÇAIS DE TOUTES ARMES, *puis* JOLIBOIS, ANATOLE.

TOUS *entrent ensemble de droite et de gauche.*

Vive l'empereur!

LE GÉNÉRAL.

Soldats! nous sommes vainqueurs! Tarragone est à nous.

On entend une vive fusillade dans l'intérieur du couvent.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que cela?

LE GÉNÉRAL.

C'est votre fils, colonel, c'est l'élève de Saint-Cyr qui met à la raison les révérends pères bénédictins... Retranchés dans leur couvent, ces apôtres du fanatisme nous menaçaient d'une guerre perpétuelle; j'ai donné l'ordre à l'intrépide Anatole de marcher sus à la tête de ses grenadiers, de leur faire crier à tous grâce et merci. Et à l'heure qu'il est sans doute il a dignement rempli la mission dont je l'avais chargé.

JOLIBOIS, *paraissant au balcon du couvent.*

Camarades! aide et secours à l'élève de Saint-Cyr.

LE COLONEL.

Juste ciel!

LE GÉNÉRAL.

Au couvent!

TOUS.

Au couvent!

Des soldats se précipitent dans le couvent.

LE COLONEL.

Courons, courons sauver mon fils.

ANATOLE, *paraissant au balcon du couvent et y arborant le drapeau tricolore.*

Vive l'empereur!

LE COLONEL, *avec joie.*

Ah!

ANATOLE.

Général, les rebelles sont soumis; le couvent est à nous!

LE COLONEL.

Maintenant nous sommes réellement vainqueurs; maintenant Tarragone est réellement à nous!

TOUS.

Vive l'empereur!

Tableau général. — La toile tombe.

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse ouvrant sur un vestibule. A droite et à gauche sont des portes qui conduisent aux appartemens de la maison.

SCENE PREMIERE.

PEREZ, LÉONOR, PAQUITA.

Léonor et Paquita travaillent à l'aiguille ; Perez, assis la tête appuyée dans ses mains, est absorbé dans ses réflexions. Moment de silence.

PEREZ, *frappant du poing le bras de son fauteuil.*

O lâches Espagnols que nous sommes! nous voilà esclaves, esclaves des Français. Mais que pouvions-nous faire? Vendus, trahis de toutes parts. (*Il se lève.*) Opprobre et mépris sur vous, grands du royaume, auteurs de toutes nos misères, sur vous seuls opprobre et mépris! Les infâmes! les infâmes! pour de l'or, des titres, des places à la cour d'un fantôme de roi, ils ont livré nos villes à Napoléon... Que Napoléon leur promette encore des places, des titres, de l'or, et ils livreront nos fortunes, nos familles à cette soldatesque effrénée, qui ne rêve que carnage et butin.

PAQUITA.

Ah! il ne faut pas médire des Français... Seigneur Perez, ils ne pillent ni n'égorgent personne.

LÉONOR.

Et même on doit des éloges à leur conduite.

PAQUITA.

Enfin, depuis trois jours qu'ils ont pris notre ville, depuis trois jours qu'ils sont dans Tarragone, qu'ils bivouaquent sur nos places publiques, est-il quelqu'un qui ait à se plaindre d'eux?

PEREZ.

Non, sans doute, ils ont droit à nos éloges, à notre reconnaissance! Pauvres femmes... Ah! ne comprenez-vous pas que ces vainqueurs généreux sont encore incertains de leur victoire; qu'ils nous craignent, qu'ils nous redoutent, qu'ils n'auraient garde maintenant d'exciter une plainte, un murmure? Défians, ils sont prudens et réservés, ils respectent nos propriétés, ils nous traitent avec égard et bonté... Mais laissez-les s'assurer de notre faiblesse, de notre désunion, laissez-les se convaincre de leur puissance, et vous verrez alors comme ils en agiront avec nous... Alors plus de bivouacs sur les places publiques, plus de nuits en plein air, plus de dalles froides et dures pour reposer leur tête... Ils envahiront nos maisons, s'asseoiront à nos foyers, ils sommeilleront dans nos lits... et, maîtres absolus chez nous, ils ne nous épargneront ni larmes, ni regrets: chaque jour, à chaque instant, l'insulte à la bouche et le sabre à la main, ils nous traiteront comme de vils esclaves... Oh! c'est à se briser la tête, c'est à se déchirer le cœur.

SCENE II.

JEPPO, PEREZ, LÉONOR, PAQUITA.

JEPPO, *entrant vivement.*

Dieu vous garde! (*Avec mystère.*) J'apporte de bonnes nouvelles.

PEREZ.

Que dis-tu? que parles-tu de bonnes nouvelles?

JEPPO.

Chut! pas si haut; voulez-vous donc me faire fusiller?... (*Avec un grand mystère.*) Mina s'est mis à la tête des guérillas de la Catalogne. Palafox s'est échappé des mains des Français; il est maintenant au milieu des insurgés de l'Aragon.

PEREZ.

Il se pourrait! mais d'où sais-tu cela?

JEPPO.

Je tiens ces nouvelles de la bouche même du révérend père José.

PEREZ.

Oh! tout n'est pas désespéré.

JEPPO.

De la prudence surtout; il en faut et beaucoup pour faire réussir leurs projets.

PEREZ, *étonné.*

Leurs projets!

JEPPO.

Chut! (*Très-bas.*) J'ai entendu quelques mots significatifs de la conversation des pères bénédictins, il est question d'un complot contre les Français.

PEREZ.

D'un complot! et je n'ai point été prévenu! et l'on n'a pas demandé l'appui de mon bras... Oh! n'importe, je serai des leurs... à moi aussi leur gloire et leurs dangers!

Il va vivement prendre son chapeau posé sur une chaise dans un des coins de la chambre.

LÉONOR, *quittant son ouvrage et courant à Perez.*

Mon père, qu'y a-t-il donc? de quoi s'agit-il?

PEREZ.

Il s'agit du salut de l'Espagne.

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE III.

PAQUITA, JEPPO, LÉONOR.

LÉONOR.

O mon Dieu! je suis toute tremblante.

JEPPO.

Rassurez-vous, senora, ne craignez rien.

Digitized by Google

LÉONOR.

Mais où va mon père?

JEPPO.

Au couvent du révérend père José.

PAQUITA.

Et qu'y va-t-il faire?

JEPPO.

Conspirer.

PAQUITA.

Conspirer?

JEPPO.

Contre les Français.

LÉONOR.

Et vous me dites, Jeppo, de me rassurer, de ne rien craindre!

JEPPO.

Certainement; les pères bénédictins sont trop prudens pour s'aventurer au hasard. Ils tiendront bien des conciliabules dans leur cloître, mais du diable s'ils se risquent au dehors tant qu'ils ne seront pas certains du succès; et ce n'est pas de sitôt qu'ils auront cette certitude-là. Les Espagnols sont découragés et désunis; ils ne sont pas en état de secouer le joug des Français. Je n'ai pas tenu ce langage-là au seigneur Perez parce que j'ai voulu flatter un peu sa marotte, au digne homme... Il n'est content, il n'est heureux que quand on l'entretient de complots contre les Français, de trames ourdies contre les oppresseurs de notre belle patrie; mais pardon, senora, la matinée s'avance et j'ai de la besogne par-dessus la tête.

LÉONOR.

Que nous ne vous retenions pas, mon cher Jeppo. Allez à vos occupations.

Elle va s'asseoir et se remet à son ouvrage.

JEPPO, *à Paquita.*

C'est vrai, pourtant, cara amica; depuis hier, les barbes pleuvent comme grêle dans ma boutique. Officiers et soldats, tous accourent chez moi, et pour peu que ça continue, je ferai la barbe à toute l'armée française.

PAQUITA.

Voilà une faveur bien étrange!

JEPPO.

Voyez-vous ça! mon talent ne justifie-t-il pas la préférence que les Français me donnent sur mes confrères? et puis, il faut tout dire, je dois beaucoup à un jeune lieutenant du 115e de ligne que le hasard m'avait amené, et qui a été si content de la manière dont je l'ai accommodé qu'il m'a envoyé tous ses amis, *indè* la foule. Ah! le bon jeune homme! je ne l'oublierai jamais... avec ça que c'est un garçon d'une espèce toute particulière, un vrai phénomène militaire.

PAQUITA.

Comment cela?

JEPPO.

Tout jeune encore, tout frais émoulu sur ce qui est du militaire, c'est déjà un guerrier modèle; toujours le premier à la tranchée, le dernier de retour au bivouac. Il marche sur les traces de nos plus grands héros; aussi, chefs et soldats, tous ils aiment et chérissent l'élève de Saint-Cyr; c'est le nom qu'on lui a donné au régiment. Eh bien! le croiras-tu? ce garçon si brave, si intrépide sur un champ de bataille, est d'une timidité sans pareille quand il se trouve dans un salon... Oui, pour un rien, il rougit et baisse les yeux ni plus ni moins qu'une nonne du Saint-Sacrement.

PAQUITA.

Voilà en effet un militaire bien extraordinaire.

JEPPO.

Aussi, ma foi, si celui-là fait son chemin auprès des femmes de Tarragone, il faudra qu'elles y mettent de la bonne volonté.

PAQUITA.

Elles en ont toujours pour le courage et les beaux yeux, vilain poltron.

JEPPO.

C'est rassurant pour moi, ton futur époux. Enfin nous verrons quand nous y serons.

Il sort.

SCÈNE IV.

PAQUITA, LÉONOR.

PAQUITA.

Eh bien! senora, avez-vous entendu ce que me disait ce bavard? Je crois qu'il me parlait de lui.

LÉONOR.

De lui?

PAQUITA.

Vous ne me comprenez pas? ce jeune officier qui du soir au matin est de planton sur la place des Bénédictins, toujours en face du balcon de votre chambre.

LÉONOR.

Ah!

PAQUITA.

Quel air d'indifférence! un pauvre jeune homme qui est épris de vos charmes! qui vous aime...

LÉONOR.

Qui m'aime?

PAQUITA.

Vous en doutez? Ah ça, mais vous ne le voyez donc pas tourner sans cesse la tête du côté de votre fenêtre, lever langoureusement les yeux sur vous et les baisser en rougissant aussitôt qu'il s'aperçoit qu'on le remarque. Allez, allez, je suis certaine de mon fait, et veux être damnée si ce jeune homme n'est pas amoureux de vous.

LÉONOR.

Folle! il ne me connaît pas.

PAQUITA.

Il vous a vue.

LÉONOR.

Cela suffit-il?

PAQUITA.

Eh! mon Dieu! que de cœurs enchaînés l'un à l'autre, que de destinées à jamais fixées par un premier regard! Mais voyons, n'ai-je plus votre confiance? ne suis-je plus votre fidèle Paquita? votre camériste discrète et dévouée?

Digitized by Google

LÉONOR.

Paquita?

PAQUITA.

Senora.

LÉONOR.

Eh bien! oui, je crois que ce jeune officier français m'aime.

PAQUITA.

Et vous l'aimez aussi?

LÉONOR.

Je n'oserais pas dire non.

PAQUITA.

A la bonne heure! voilà une franchise qui me plaît.

LÉONOR.

Oh! si je t'ai caché mon secret, ce n'est pas par défiance; mais c'est qu'il est si étrange!... et pourtant cet amour n'est pas aussi romanesque qu'il le paraît.

Elle s'arrête un moment.

PAQUITA.

Je vous écoute.

LÉONOR.

Avant-hier, levée dès le point du jour, je me mis au balcon, derrière ma jalousie, pour respirer librement l'air frais et pur du matin. Le bruit que je fis en ouvrant ma fenêtre avait été sans doute entendu sur la place; car j'aperçus plusieurs militaires qui regardaient attentivement de mon côté. Persuadée que je ne pouvais être vue de ces étrangers, je demeurais au balcon; mais bientôt ces mots frappent mon oreille: Une femme! j'ai entrevu sa figure! elle est jolie! Et soudain ils s'écrièrent tous ensemble: Une femme! elle est jolie et elle se cache! à l'assaut, mes amis, à l'assaut!

PAQUITA.

O mon Dieu.

LÉONOR.

Effrayée, je quitte vivement ma jalousie et cours me réfugier au fond de ma chambre, et je les entendais monter au balcon en s'excitant les uns les autres; en vain je veux courir chez toi, chez mon père, ma porte était fermée à double tour par mon père lui-même.

PAQUITA.

Bonté divine, quelle aventure!

LÉONOR.

Juge de mes larmes, de mes cris, de mon désespoir; abîmée, accablée sous le poids de ma détresse, je tombai sur le parquet en criant grâce et pitié : car un homme venait de s'élancer sur le balcon!

PAQUITA, *jetant un cri.*

Ah! me voilà toute tremblante.

LÉONOR.

Oh! jamais la figure de cet homme ne s'effacera de ma mémoire; et pourtant je n'ai fait que l'apercevoir : car il n'avait pas franchi le seuil du balcon que je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien; j'étais tombée anéantie, presque morte! Quand je revins à moi, le bruit avait cessé, le calme s'était rétabli, et j'étais seule dans mon appartement.

PAQUITA.

Seule?

Oui; mais près de moi je trouvai un papier où je lus ces mots tracés au crayon. « Un jeune officier, un Français, qui vous est inconnu et qui » vous le sera toujours peut-être, vous a protégée, sauvée d'un vrai danger; pensez à lui quelquefois, pensez-y, car c'est là la seule récompense qu'il désire obtenir de vous. »

PAQUITA.

En voilà du désintéressement!

LÉONOR.

Qui pourrait me reprocher les douces émotions de mon cœur au souvenir de tant de générosité, me blâmer des larmes qui ont mouillé ma paupière lorsque le lendemain j'ai reconnu sur la place, confondu avec ses frères d'armes, celui à qui je dois l'honneur et peut-être la vie. Oh! non, je ne suis pas coupable; il n'y a pas faute à contempler de loin les traits de mon ange sauveur, à le bénir en secret; il n'y a pas crime à le chérir, à l'aimer; car l'homme généreux qui m'a protégée, qui m'a sauvée, c'est lui, c'est ce jeune officier dont tu me parlais tout-à-l'heure.

PAQUITA.

Voilà beau temps, ma foi, que vous me l'avez fait deviner.

LÉONOR.

Mais, ma chère Paquita, il est Français, ennemi de ma patrie, et jamais...

PAQUITA.

Bah! bah! qui sait? rien n'est impossible aux dieux, et l'amour en est un.

LÉONOR.

Silence, on vient.

PAQUITA, *apercevant Jolibois qui entre.*

Sainte Vierge!

LÉONOR.

Un militaire!

SCENE V.

PAQUITA, JOLIBOIS, LÉONOR.

JOLIBOIS.

Pardon, mes petites bourgeoises.

LÉONOR, *à Paquita.*

Sauvons-nous!

JOLIBOIS, *les retenant.*

Eh! mais avez-vous peur de moi? Rassurez-vous, je ne suis pas un pirate, un corsaire qui veut faire main basse sur vous pour aller vous vendre au Grand-Turc ou au schah de la Perse. Je suis un troupier français, un vrai troupier français, mauvaise tête et bon cœur, brusque et poli, jamais méchant, toujours sensible, le cauchemar des époux et la coqueluche des belles! Ah! à la bonne heure, vous voilà tout-à-fait remises de votre panique.

Digitized by Google

PAQUITA.

Aussi pouvons-nous maintenant vous demander ce que vous voulez?

JOLIBOIS.

Ce que je veux, voilà.

Il présente un papier.

PAQUITA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOLIBOIS.

Un billet de logement.

LÉONOR.

Un billet de logement!

JOLIBOIS.

Oui, charmante indigène, à dater d'aujourd'hui, nous sommes tous casernés chez le bourgeois. Voyez, lisez, c'est signé de votre corrégidor.

LÉONOR.

Mon père est sorti pour le moment.

JOLIBOIS.

Vous ou lui, c'est tout comme.

LÉONOR.

Non, non, veuillez l'attendre.

Elle sort par la gauche.

JOLIBOIS.

Mais, senora...

PAQUITA, *à Jolibois.*

Le seigneur Perez ne peut tarder à rentrer.

Elle suit sa maîtresse.

JOLIBOIS.

Elle aussi! Oh! par exemple, pour celle-là...

Il court après Paquita, et il reçoit la porte sur le nez.

SCENE VI

JOLIBOIS, *seul.*

Merci! Eh bien! ça s'annonce bien! nous serons choyés et fêtés ici d'une drôle de façon, à ce qu'il paraît. C'est pas l'embarras, je m'en doutais, et j'en avais prévenu le colonel quand il m'a dit que nous étions logés chez ce vieux patriote, qui, l'autre jour, de dessus son balcon, faisait avec moi le coup de feu sans reculer d'une semelle, l'enragé! Ah ça! mais me fera-t-il droguer long-temps à l'attendre? ça m'amuse déjà tout juste; et puis le colonel et mon petit lieutenant ne peuvent tarder d'arriver, et le colonel chanterait une drôle de gamme s'il ne trouvait pas son appartement disposé à le recevoir; il est patient que ça fait trembler, le colonel! avec ça, sans gêne du tout. Il serait capable de faire un sabbat d'enfer, de mettre tout sens dessus dessous dans la maison; et puis faudrait l'entendre lâcher les sacredieu: c'est qu'il n'a pas la parole dorée du tout. Après ça, parti dans le temps le sac sur le dos, soldat encore à Marengo, il n'a guère eu le temps de penser à s'éduquer; mais ça ne l'a pas empêché de monter de grade en grade jusqu'à celui de colonel; et les graines d'épinard, ça vaut bien une perruque de savant. Mais il me semble que je l'entends; il est en colère. Eh bien! gare les sacredieu et le bacchanale.

SCENE VII.

JOLIBOIS, ANATOLE, LE COLONEL, DEUX SOLDATS *portant des bagages.*

LE COLONEL, *entrant et s'adressant à Anatole.*

Oui, monsieur, oui, sacredieu, je me fâche. Je vous demande un peu, un gaillard comme ça, grand comme père et mère, qui grelotte la peur, parce qu'on lui a dit que dans cette maison il y avait une jeune et jolie fille, l'imbécile!

JOLIBOIS, *à part.*

Pauvre garçon! à l'approche du sexe, son cœur bat toujours la générale.

LE COLONEL.

Mais, sacredieu, voyez donc cette allure. Dirait-on que voilà un soldat, un brave militaire, qui ne craint ni boulets ni mitraille, qui, au milieu de la mêlée, défie la mort cent fois en une heure!

JOLIBOIS, *bas à Anatole.*

Voyons, lieutenant, du moral.

LE COLONEL, *continuant.*

Allons, sacredieu, de l'aplomb, de l'assurance; ne sois plus bête comme ça. (*Changeant de ton.*) Jolibois!

JOLIBOIS.

Mon colonel!

LE COLONEL.

Fais porter ces bagages dans ma chambre.

JOLIBOIS, *à part.*

Nous y voilà!

LE COLONEL.

Allons, voyons! presto!

JOLIBOIS.

Oui, mon colonel; mais ne vous emportez pas trop, mon colonel; et puis il n'y a qu'un peu de patience à avoir.

LE COLONEL.

Au fait, sacredieu, au fait.

JOLIBOIS.

Voilà! eh bien! c'est que...

LE COLONEL.

C'est que... quoi?

JOLIBOIS.

Vous vous fâchez.

LE COLONEL, *impatienté.*

Oh!

JOLIBOIS.

Eh bien! vos bagages, je ne puis pas encore les faire porter dans votre chambre.

LE COLONEL.

Hein! tu dis?

JOLIBOIS.

Le bourgeois est absent, et sa fille n'a pas voulu nous emménager avant qu'il soit de retour.

LE COLONEL.

Elle n'a pas voulu! en voilà une sévère, par exemple! et nous allons faire le pied de grue en attendant l'arrivée du papa de mademoiselle?... Oh! non, sacredieu non, je ne suis pas de cette pâte-là, moi...

JOLIBOIS.

Le bourgeois ne doit pas tarder à rentrer.

Digitized by Google

LE COLONEL, *sans lui répondre et criant.**

Holà! hé! la maison!

ANATOLE.

Mon père...

LE COLONEL.

Tu m'ennuies. (*Criant.*) Quelqu'un, sacredieu, quelqu'un, ou je casse tout.

JOLIBOIS, *à part.*

Qu'est-ce que je disais?

LE COLONEL.

Ah ça! mais ils sont donc sourds? (*Prenant une chaise et la lançant contre la porte de gauche.*) Maître, maîtresse, soubrettes, valets, toute la séquelle, sacredieu! ici toute la séquelle!

PEREZ, *entrant par le fond.*

Par l'enfer!

SCENE VIII.

JOLIBOIS, LE COLONEL, PEREZ, ANATOLE, LES DEUX SOLDATS.

JOLIBOIS.

Voilà le bourgeois.

LE COLONEL.

Ah! c'est le bourgeois? il arrive à temps.

PEREZ.

Oui, j'arrive à temps pour me convaincre qu'en France, sous le règne de Napoléon, on peut sans éducation et sans savoir-vivre prétendre aux épaulettes de colonel.

LE COLONEL.

L'insolent!

PEREZ.

L'insolent, ici, c'est vous!

LE COLONEL, *furieux, s'avançant sur lui.*

Misérable!

ANATOLE *et* JOLIBOIS, *qui ont arrêté de suite le colonel.*

Mon père, mon colonel! **

LE COLONEL.

Laissez-moi, sacredieu, laissez-moi!

ANATOLE.

Au nom du ciel, mon père, je vous en prie, point de bruit, point d'esclandre. Autant que vous je suis jaloux du respect qu'on vous doit, autant que vous j'aurais à cœur de punir une insulte qui vous serait faite... Oh! oui, croyez-moi bien, si tout-à-l'heure je vous avais trouvé offensé, je ne vous aurais pas donné le temps de vous venger vous-même... Prompt comme l'éclair, je me serais élancé à la gorge de cet homme, et il vous eût demandé pardon à genoux, ou il aurait reçu la mort pour prix de son offense. Mais soyez juste, mon père, où sont ses torts? Qu'a-t-il fait qui ait pu vous choquer, vous blesser? C'est vous qui portiez le trouble dans sa maison; et devait-il sans rougeur au front, sans indignation au cœur, recevoir l'injurieuse apostrophe que l'emportement seul vous avait arrachée?... Non, non, mon père; honte à tout citoyen qui d'un œil sec et calme voit l'étranger dans sa patrie, et qui est assez lâche, assez vil pour souffrir chez lui sans mot dire les humiliations et les injures de son arrogant vainqueur!

LE COLONEL.

Bien, Anatole, bien, mon fils, tu es un noble jeune homme. (*A Perez.*) Monsieur, je reconnais que ma conduite envers vous a été coupable; mais que voulez-vous? j'ai une diable de tête; toujours je cède au premier mouvement; et puis, sacredieu, un vieux soldat de la république ça n'a pas de formes, de manières polies; c'est un peu brutal, mais ça n'empêche pas que le cœur ne soit bon... Oh! sacredieu, sous cette enveloppe dure et raboteuse il y a autant d'ame, autant de sensibilité que chez qui que ce soit. Enfin, tenez, voulez-vous que nous oublions tout ce qui vient de se passer? vous ne dites rien; voyons, pas de rancune, touchez là *.

Il lui tend la main.

PEREZ.

Je n'ai jamais pressé que la main d'un ami; et vous n'êtes pas le mien, et vous ne le serez jamais. (*Allant à la porte de gauche et appelant.*) Paquita! Paquita!

LE COLONEL, *à part.*

Eh bien! sacredieu, voilà un homme qui a du caractère; j'aime ça, moi.

PEREZ, *au colonel.*

Mais je dois me soumettre à la nécessité; je partagerai ma maison avec vous... Vous allez être installés de suite. (*Appelant de nouveau.*) Paquita! Paquita!

PAQUITA, *en dehors et d'une voix tremblante.*

Est-ce vous, notre maître?

PEREZ, *brusquement.*

Allons, voyons, accourez vite.

SCENE IX.

LES MÊMES, PAQUITA.

PAQUITA, *rentrant.*

Pardon, c'est que, voyez-vous, j'avais peur que ce ne fût ce soldat... Ah! mon Dieu, voilà tout un régiment, à présent.

PEREZ, *à Paquita, en lui montrant la porte de droite.*

Conduisez ces messieurs dans cette partie du logis, c'est là qu'ils habiteront.

Il sort par la gauche.

SCENE X.

ANATOLE, JOLIBOIS, LE COLONEL, UN AIDE DE CAMP, PAQUITA, LES DEUX SOLDATS.

PAQUITA.

Allons, venez, messieurs. (*Voyant entrer un aide de camp.*) Eh bien! en voilà encore un.

* Jolibois, le Colonel, Anatole.

* Jolibois, le Colonel, Anatole, Perez.

* Jolibois, Anatole, le Colonel, Perez.

Digitized by Google

JOLIBOIS, *à part.*

Tiens, un aide de camp du général.

PAQUITA.

Notre maison va donc être une vraie caserne?

L'AIDE DE CAMP.

Monsieur le colonel, M. le général commandant de la place vous demande à l'instant même.

LE COLONEL.

A l'instant même? c'est donc bien pressé? C'est que je ne suis guère présentable comme ça... Ah! bah! tant pis, sacredieu; et puis le général est comme moi, il n'aime pas à attendre. Allons, marchons, monsieur l'aide de camp. Je te retrouverai ici, Anatole?

ANATOLE, *conduisant son père et l'aide de camp.*

Oui, mon père.

PAQUITA, *qui a remarqué Anatole.*

Ah! mon Dieu, est-ce bien possible? je n'y avais pas fait attention d'abord; ce jeune officier, c'est lui!

JOLIBOIS, *qui a fait reprendre aux deux soldats les bagages qu'ils avaient déposés et qui se trouve auprès de Paquita.*

Qui, lui?

PAQUITA.

Hein! je me parlais à moi-même, c'est-il défendu par les lois françaises? (*A part.*) Eh bien! avais-je tort tantôt de dire à la senora d'avoir confiance en l'amour?

Elle entre à droite, suivie de Jolibois et des deux soldats; le colonel et l'aide de camp sortent par le fond.

SCENE XI.

ANATOLE, *seul.*

Ah! me voilà seul, je n'en suis pas fâché. Grâces soient rendues au général, qui me met à même de me livrer en toute liberté à mes douces pensées. C'est donc ici qu'elle habite! me voilà donc près d'elle, sous le même toit, dans sa maison!... Je la verrai souvent, je pourrai lui parler, lui dire l'amour qu'elle m'a inspiré, car, je le sens, j'aurai de la hardiesse, de l'assurance. Mais me sera-t-il permis de me trouver avec elle? son père ne sera-t-il pas là sans cesse pour la dérober à mes regards. Oh! oui, le caractère et les opinions de cet homme me font craindre que mes rêves de bonheur ne s'évanouissent bientôt, et que la joie d'un délicieux avenir ne cède la place à l'amertume d'un espoir déçu.

SCENE XII.

ANATOLE, JOLIBOIS, PAQUITA, LES DEUX SOLDATS, *qui ne reparaissent que pour sortir de suite par le fond.*

JOLIBOIS, *revenant avec Paquita, et tout en lui prenant la taille.*

Allons, au revoir, ma petite mère... nos hommages à ton vieux fagot d'épines de bourgeois.

PAQUITA.

Voulez-vous bien vous taire et laisser ma taille?

JOLIBOIS.

C'est qu'elle est soignée, tout d'même, ta taille... et ça me donne des petits frémissemens jusqu'au bout des doigts quand je touche ces choses-là.

PAQUITA, *riant.*

Voyez-vous ça? (*A part, en s'en allant.*) Il est drôle ce sergent; mais allons bien vite prévenir ma maîtresse.

Elle sort par la gauche.

SCENE XIII.

ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Elle est jolie, n'est-ce pas, la petite bonne? c'est dommage que ça soit une patriote du premier numéro; oh! mais n'importe, il faudra qu'elle s'apprivoise avec moi ou qu'elle dise pourquoi... Tenez, mon lieutenant, une idée... à moi la bonne et à vous la maîtresse!.. Hein! ça va-t-il... c'est-il dit?... parce qu'enfin vous êtes taillé pour plaire, et il est incohérent à votre nature de rester plus long-temps sans inclination. Allons, lieutenant, faites ici vos premières armes en amour... l'objet en vaut la peine... une brune charmante! jamais votre cœur n'aura une plus belle occasion pour étrenner.

ANATOLE.

Ah! mon ami... si tu savais... cette jeune fille dont tu me parles... eh bien! je l'aime déjà!

JOLIBOIS.

Vous l'aimez?

ANATOLE.

Autant qu'on peut aimer!

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

ANATOLE.

Je te surprends, n'est-ce pas?

JOLIBOIS.

Comment! vous, simple et timide, vous avez déjà fait une conquête en cette ville?

ANATOLE.

Ce n'est point une conquête... j'aime, voilà tout... L'autre jour, cet ange de candeur et de beauté s'est montré à mes regards, et soudain mon cœur s'est rempli de son image; que veux-tu? j'ai été charmé, entraîné... j'ai cédé malgré moi à une influence secrète et irrésistible.

JOLIBOIS.

Au fait, il y a des exemples de ça; on ne commande pas au sentiment; le sentiment, c'est comme un boulet de canon, ça vous arrive souvent sans crier gare.

ANATOLE.

Depuis ce moment je ne pense qu'à elle, je ne vis que pour elle... Au bivouac, sur la place des Bénédictins, j'avais sans cesse les yeux sur le balcon où elle m'avait apparu la première fois... je la désirais, je l'attendais avec impatience; de temps en temps elle y venait respirer le frais... j'étais heureux alors... et pourtant je l'entre-

Digitized by Google

voyais à peine à travers les planchettes de sa jalousie toujours baissée entre elle et moi; mais juge de la joie que j'ai éprouvée quand j'ai appris que nous étions logés dans cette maison.

JOLIBOIS.

Je conçois ça; mais un conseil en passant, mon lieutenant... ici n'allez pas vous amuser aux œillades, aux soupirs langoureux... c'est de la crême fouettée, ça, voyez-vous... tout de suite la déclaration en avant, une déclaration franche et nette, et je vous réponds de votre affaire... vous êtes sûr de réussir... parce que le militaire français, gradé ou non, mettez-vous bien ça dans la tête, c'est des mangeurs de cœurs... aussi, lieutenant, hardi! toujours au pas de charge, comme à l'assaut, et on enlève la position!

ANATOLE.

Oui, si l'on enlevait le cœur d'une femme comme une batterie.

JOLIBOIS.

C'est pas plus difficile. Après ça, lieutenant, s'il s'agissait ici d'une de ces choses qu'on puisse faire pour son voisin, je vous dirais : Jolibois est là; mais...

ANATOLE.

Va, va, sois tranquille... tu seras content de moi, je ne serai pas craintif... honteux comme par le passé; j'oserai avec elle.

JOLIBOIS.

A la bonne heure!

ANATOLE.

Mais il y a une chose qui m'inquiète.

JOLIBOIS.

Quoi donc?

ANATOLE.

Il ne doit rester à Tarragone qu'un seul régiment pour tenir garnison, et je crains que ça ne soit pas le nôtre.

JOLIBOIS.

Dam, on sait que le 115e de ligne se plaît mieux à la tranchée qu'à la caserne.

ANATOLE.

Sans doute; mais il a beaucoup souffert, et il a besoin de repos.

JOLIBOIS.

Si vous n'étiez pas amoureux vous ne parleriez pas comme ça; mais ne vous tourmentez pas d'avance... les ordres du général en chef n'arriveront pas encore aujourd'hui; nous avons bien au moins deux ou trois jours devant nous, et c'est plus qu'il n'en faut pour faire capituler la place que vous allez assiéger.

SCENE XIV.

ANATOLE, LE COLONEL, JOLIBOIS.

LE COLONEL, *entrant.*

Ah! vous voilà! Eh bien! mes enfans, le 115e de ligne n'est plus bon à rien, à ce qu'il paraît, on le met sous la remise, sacredieu!

JOLIBOIS.

Comment ça, mon colonel?

LE COLONEL.

Oui, mon vieux camarade, c'est nous qui restons en garnison dans cette ville.

ANATOLE.

Qu'entends-je?

LE COLONEL.

Ça t'indigne aussi, toi, n'est-ce pas, mon garçon?... au fait, c'est une horreur!... nous qui nous sommes toujours si bien conduits, si bien battus!... nous voilà condamnés à faire un service de vétérans!... Sacredieu! aux autres les combats, la gloire, les grades et la mort! à nous les parades, les patrouilles et tout l'embêtement du métier!

JOLIBOIS.

Et nous casernons toujours chez le pékin?

LE COLONEL.

Toujours; après ça, c'est prudent.

JOLIBOIS, *bas à Anatole.*

Et commode, n'est-ce pas, lieutenant?

ANATOLE, *à Jolibois.*

Je pourrai la voir, lui parler... je suis le plus heureux des hommes!

SCENE XV.

JOLIBOIS, ANATOLE, LE COLONEL, PEREZ, LÉONOR; *puis* PAQUITA.

PEREZ, *paraissant de gauche, suivi de Léonor, et apercevant le colonel; à lui-même.*

Encore là!

ANATOLE, *à Jolibois, en apercevant Léonor.*

C'est elle!

PEREZ, *à Léonor.*

Baissez votre voile et hâtons-nous.

Ils se dirigent tous deux vers la porte du fond.

ANATOLE.

Il l'emmène déjà!

PAQUITA, *s'avançant de gauche et sanglotant.*

Adieu, senora, adieu, ne vous ennuyez pas trop au couvent.

PEREZ, *à sa fille.*

Venez! la maison de vos pères ne peut plus vous servir d'asile; Dieu seul peut vous défendre contre l'insolence de l'étranger; au couvent, ma fille, au couvent!

ANATOLE, *à Jolibois.*

Au couvent!

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Nous sommes fumés!...

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le parloir d'un couvent de femmes. A droite de l'acteur, deux portes : l'une conduisant à la chambre de Léonor et l'autre conduisant aux dortoirs des pensionnaires ; au-dessus de celle-ci on lit DORTOIRS. A gauche, et sur le dernier plan, une porte au-dessus de laquelle est écrit : RÉFECTOIRE. Plus haut, et sur le premier plan, une croisée grillée avec des barreaux de fer et garnie de ses volets fermant en dedans. Au fond, une autre porte qui va dans la cour du couvent et une fenêtre qui donne sur les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, LA SUPÉRIEURE.

Elles entrent toutes les deux par la porte de droite.

LA SUPÉRIEURE.

Oui, ma fille, vous devez savoir gré à votre père de vous avoir confiée encore une fois à mes soins. Ah! plût au ciel que toutes les filles de Tarragone eussent comme vous l'enceinte d'un cloître pour s'y réfugier contre la séduction ou l'insolence des étrangers sans foi comme sans pudeur. Après tout, vous serez traitée ici avec égard et ménagement, vous ne serez point assujettie aux exigences de la maison; libre de votre temps, vous aurez une chambre particulière ainsi que les dames qui viennent chez nous en retraite... vous continuerez d'habiter celle-là. (*Elle lui montre la porte à droite.*) Je l'ai choisie moi-même; elle est agréable, elle doit vous convenir.

LÉONOR.

Oui, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

Ma bonne Léonor, je ne négligerai rien pour rendre notre réunion momentanée aussi douce que possible.

LÉONOR.

Vous avez toujours été si excellente pour moi!

LA SUPÉRIEURE.

Mais vous serez raisonnable, vous ne vous abandonnerez plus au chagrin, comme vous le faites depuis votre arrivée. Descendons au jardin, nous y trouverons vos anciennes compagnes qui sont en récréation, et qui se plaignent de ne vous avoir pas encore embrassée. Eh! tenez, je les entends, elles montent sans doute vous chercher. Accueillez-les avec votre riant visage d'autrefois.

SCENE II.

LES MÊMES, LES PENSIONNAIRES.

Les pensionnaires entrent du fond, et elles s'empressent d'entourer Léonor.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE. *

Ah! c'est toi! te voilà! nous pourrons te voir, t'embrasser... méchante, qui restes enfermée dans ta chambre au lieu de descendre au jardin avec nous!

* Deuxième pensionnaire, Léonor, première pensionnaire, la Supérieure assise.

LÉONOR.

Excusez-moi, mes bonnes amies; mais j'étais un peu souffrante.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Souffrante! pauvre Léonor! Au fait, après tous les événemens qui se sont passés sous tes yeux... Tu nous feras le récit de tout cela, n'est-ce pas?

LA SUPÉRIEURE.

Non, mesdemoiselles... je ne veux pas que Léonor retrace à vos imaginations des scènes de meurtre et de carnage; c'est déjà trop qu'elle ait été forcée d'y assister elle-même.

SCENE III.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE, LÉONOR, PREMIÈRE PENSIONNAIRE, LA TOURIÈRE, LA SUPÉRIEURE, PENSIONNAIRES, SŒURS SURVEILLANTES.

LA TOURIÈRE.

Ma mère, le marchand colporteur qui s'est présenté ce matin, pendant que ces demoiselles étaient à l'office, est en bas... il revient, selon vos ordres.

LA SUPÉRIEURE.

Apporte-t-il le Nouveau-Testament et les agnus-Dei que je lui ai demandés?

LA TOURIÈRE.

Oui, ma mère; je l'ai fait entrer dans le petit parloir.

LA SUPÉRIEURE.

Je vais descendre.

LA TOURIÈRE.

Il s'est muni de petites provisions de soies, de plumes, d'aiguilles à tapisseries, de chapelets, de crochets à broder... toutes choses dont ces demoiselles sont privées depuis l'entrée des troupes.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

O ma mère, nous allons descendre avec vous, ou plutôt veuillez ordonner que ce marchand monte ici, dans ce parloir... Léonor est souffrante, elle ne voudrait peut-être pas nous accompagner, et nous regretterions de la laisser seule.

LES PENSIONNAIRES.

Oui, oui, ma mère, laissez monter ici ce marchand.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! j'y consens.

Elle fait un signe à la tourière, qui sort et revient un instant après avec le marchand colporteur.

Digitized by Google

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *à Léonor.*

Je veux faire au petit point pour le maître-autel un joli portrait de sainte Catherine... tu m'aideras à choisir la soie et le canevas, n'est-ce pas?

LÉONOR.

Je le veux bien.

LES PENSIONNAIRES, *voyant entrer le marchand.*

Quel bonheur! voilà ce marchand.

SCENE IV.

LÉONOR, PREMIÈRE PENSIONNAIRE, JOLIBOIS, DEUXIÈME PENSIONNAIRE, LA TOURIÈRE, LA SUPÉRIEURE, PENSIONNAIRES, SŒURS SURVEILLANTES.

LA TOURIÈRE, *à Jolibois, à demi-plié sous une énorme balle.*

Entrez, entrez, bonhomme.

LES PENSIONNAIRES, *courant à lui.*

Ah! voyons, monsieur le marchand, voyons ce que vous nous apportez.

LA TOURIÈRE.

Un instant, mesdemoiselles, un instant... donnez-lui le temps de se débarrasser de son fardeau.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Tenez, monsieur le marchand, mettez votre balle là, sur ce banc.

JOLIBOIS, *qui a déposé sa balle sur un long banc qui se trouve placé auprès de la porte de droite.*

Ah! ça soulage.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Allons, maintenant, ouvrez-nous vite votre boutique.

JOLIBOIS, *à part.*

Quel joli petit troupeau de béguines!

LES PENSIONNAIRES, *à Jolibois.*

Eh bien! voyons donc.

JOLIBOIS.

Tout de suite, mes petites mères.

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Me voilà!

JOLIBOIS, *à part.*

Elle est là, bon! (*Haut aux pensionnaires en leur montrant sa balle, qu'il vient d'ouvrir.*) Tenez, choisissez là dedans, mes charmantes pratiques; et pourtant j'aurais pas dû vous servir les premières, car à tout seigneur tout honneur... c'est comme ça du moins au régiment. *

LA TOURIÈRE.

Au régiment?

JOLIBOIS.

Sans comparaison... (*A part.*) J'ai dit là une bêtise.

LA SUPÉRIEURE

Vous avez donc été soldat, brave homme?

JOLIBOIS.

Un peu, ma commandante.

* Léonor *assise à droite*, Jolibois, la Tourière, la Supérieure.

LA TOURIÈRE.

Dites donc madame la supérieure.

JOLIBOIS.

Excusez, c'est juste. (*A part.*) Ah ça! mais prenons garde à nous. (*Haut.*) Après ça, voyez-vous, il n'y a pas long-temps que je porte la balle, j'ai pas encore l'usage.

LA SUPÉRIEURE.

Ça ne fait rien... vous êtes bon catholique?

JOLIBOIS.

Si je suis bon catholique! mille tonner... (*Se reprenant vivement.*) Je suis un excellent catholique. (*A part.*) Heureusement que je me suis mordu la langue à temps. (*Haut.*) Je voudrais que vous eussiez pu vous informer de moi à mon cousin Jareccio, le portier du couvent de la sainte Inquisition, qui a eu le malheur de tuer hier un Français d'un coup de couteau dans les fausses côtes.

LA SUPÉRIEURE.

Le malheur!

JOLIBOIS.

J'dis le malheur parce qu'il s'en est suivi qu'il a été fusillé après vêpres. Pauvre cousin! Dieu veuille recevoir son ame dans son saint paradis; mais voilà le livre que vous m'avez demandé.

LA SUPÉRIEURE.

Et les agnus-Dei.

JOLIBOIS.

Oui, je sais bien, agnus-Dei; les voilà, excusez-moi, s'il vous plaît, j'ai encore la tête si troublée de ce qui est arrivé à mon cousin.

LA SUPÉRIEURE.

Consolez-vous, mon ami, votre parent est mort pour la bonne cause, je ferai dire une messe à sa mémoire.

JOLIBOIS.

Je vous en serai bien reconnaissant. (*A part.*) Allons, il n'y a rien à dire, je ne me suis pas tout-à-fait perdu dans les feux de file, mais pendant que cette vieille bigote a ses yeux dans ce livre d'offices, tâchons de couler deux mots à la bonne amie de mon lieutenant. Pauvre chère amour, comme elle parait triste. (*Haut à Léonor.*) Eh bien! senora, trouvez-vous quelque chose à votre goût dans la boutique du colporteur?

LÉONOR.

Je n'ai rien à acheter pour moi, mon brave homme.

JOLIBOIS, *à mi-voix.*

Quand vous ne prendriez qu'un petit bouquet d'immortelles pour placer devant l'image de saint Anatole.

LÉONOR, *surprise.*

Saint Anatole!

JOLIBOIS, *bas.*

Le protecteur des belles filles affligées.

LÉONOR.

Qu'entends-je?

JOLIBOIS.

Chut! tâchez que je puisse vous parler un instant sans que nous ayons tout ce monde-là autour de nous.

Digitized by Google

LÉONOR, *à part, avec étonnement.*

Eh quoi! cet homme...

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *accourant.*

Tiens, Léonor, trouves-tu ce dessin-là joli? (*On entend le son d'une cloche.*) Ah! mon Dieu, déjà l'heure d'aller au réfectoire.

LA SUPÉRIEURE.

Allons, mesdemoiselles, le souper.

JOLIBOIS, *à part.*

Le diable emporte le souper! (*Bas à Léonor, tout en recevant des pensionnaires le prix de leurs achats.*) N'allez pas au réfectoire, faites que je reste avec vous.

LA SUPÉRIEURE.

Allons, mesdemoiselles, au réfectoire.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

O mon Dieu, ma mère... je voudrais bien acheter un canevas... mais...

LÉONOR.

Eugénie, je ne souperai pas, et si madame la supérieure le permet, je choisirai ton caneva en achetant pour moi quelques petits objets, dont je pense maintenant avoir besoin.

LA SUPÉRIEURE, *à Léonor.*

Eh bien! mon enfant, faites vos emplettes; vous, mes filles, venez.

Les pensionnaires sortent par la porte de gauche.

SCENE V.

JOLIBOIS, LÉONOR.

LÉONOR.

Nous sommes seuls, parlez, éclaircissez un mystère que je ne puis comprendre.

JOLIBOIS.

D'abord je ne suis qu'un colporteur postiche; j'ai pris ce déguisement pour arriver jusqu'à vous.

LÉONOR.

Juste ciel!

JOLIBOIS.

Vous rappelez-vous ce troupier français qui s'est présenté chez vous avec un billet de logement?

LÉONOR.

Vous seriez...

JOLIBOIS.

Précisément.

LÉONOR.

Imprudent!

JOLIBOIS.

On n'a pas le moindre soupçon.

LÉONOR.

Mais pourquoi?... dans quel but avez-vous osé pénétrer en ces lieux?

JOLIBOIS.

Voilà la chose. Lorsque votre père vous eut emmenée de la maison, mon lieutenant me dit comme ça: Jolibois, il faut que je connaisse la retraite de cette belle demoiselle; je veux qu'elle sache mon chagrin, mon désespoir pour le désagrément que je lui cause... là-dessus, je me suis mis en campagne, j'ai appris que vous étiez renfermée dans ce couvent, alors je me suis procuré ces habits, cette balle, et avec l'audace caractéristique du troupier français, j'ai pris le lieutenant sur mon dos.

LÉONOR.

Que dites-vous?

JOLIBOIS.

Ah! imbécile que je suis, je voulais dire la balle sur mon dos et le lieutenant dans la balle.

LÉONOR.

Grand Dieu!

JOLIBOIS.

J'vous ai dit ça plus vite que j'voulais; mais c'est que, voyez-vous, nous n'avons pas de temps à perdre.

LÉONOR, *à part.*

Miséricorde!

ANATOLE, *s'élançant hors de la balle.*

Enfin!

SCENE VI.

JOLIBOIS, LEONOR, ANATOLE.

LÉONOR, *courant à Anatole.*

Malheureux, fuyez, fuyez...

ANATOLE.

Fuir! sans vous avoir parlé.

LÉONOR.

Partez! partez!

JOLIBOIS, *bas à Anatole, qui paraît intimidé et indécis.*

Chaud... chaud, lieutenant, ne vous laissez pas démoraliser.

LÉONOR

O mon Dieu, mon Dieu...

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Allons, vivement, j'vas faire le guet.

LÉONOR, *à Anatole.*

Mais, au nom du ciel, monsieur, ne restez pas un instant de plus ici.

ANATOLE.

Il n'y a pas le moindre danger.

LÉONOR.

Oh! par grâce, par pitié, voyez l'état où je suis, vous me faites mourir de frayeur.

ANATOLE.

Calmez cet effroi, mon fidèle sergent veille sur nous; et puis, quoi qu'il puisse arriver, il faut que je vous parle. Allons, c'est ça, de l'aplomb.

LÉONOR.

Mais, monsieur, votre conduite...

ANATOLE.

Est toute naturelle; l'occasion est trop favorable pour que je la laisse échapper.

JOLIBOIS.

Hardi, lieutenant, courage!

LEONOR.

Monsieur, je n'ai fait entendre jusqu'ici que des prières... je commanderai maintenant; sortez, je vous l'ordonne.

Digitized by Google

ANATOLE, *intimidé.*

Vous exigez?

LÉONOR.

Sortez, monsieur, sortez, ou j'appelle.

ANATOLE, *avec embarras.*

Non, non, vous ne ferez pas cela

LÉONOR.

Eh! pourquoi donc? Qu'ai-je à craindre? suis-je la complice de votre témérité, de votre audace?

ANATOLE.

Léonor!

LÉONOR, *continuant.*

Vous ai-je donné le droit de violer la sainteté de cet asile, de vous introduire ici?

ANATOLE.

Daignez m'écouter.

LÉONOR.

Pour la dernière fois, sortez, ou les habitans de cette maison vont accourir à mes cris, et en présence de tous j'appellerai sur votre tête la colère et la vengeance de mon père.

ANATOLE.

Arrêtez... oui, j'ai eu tort, je suis coupable, mais mon cœur, mon esprit, tous mes sens bouleversés, et puis, désespéré, croyant que vous daigneriez... Je ne sais plus ce que je dis, pardon, c'est que, voyez-vous, sans usage du monde, je n'ai pas l'habitude... et malgré moi je me trouble, je me... Oh! je me soufletterais volontiers...

JOLIBOIS, *accourant.*

Eh! vite, vite, assez causé, voilà du monde.

ANATOLE.

Eh quoi!

JOLIBOIS.

Partons, partons...

ANATOLE.

Mais...

LÉONOR.

Partez sur-le-champ, sans délai; je consens à me taire.

JOLIBOIS.

Hâtons-nous!

ANATOLE.

Mais je ne lui ai rien dit encore.

JOLIBOIS.

Ça s'ra pour une autre fois; en route.

LÉONOR.

On monte l'escalier.

ANATOLE, *s'adressant à Léonor.*

Mais sachez au moins...

JOLIBOIS, *poussant Anatole jusqu'à la balle.*

Rentrez au nid.

ANATOLE, *avec dépit.*

Oh! s'il n'y a pas de quoi...

Il entre dans la balle, et Jolibois pousse sur lui les deux battans de la balle sans les fermer au crochet.

LÉONOR, *à elle-même**.

La peur me glace le sang.

OLIBOIS, *accourant à Léonor qui s'est laissé tomber sur un siége.*

Et vous, senora, du calme, de la présence d'esprit, ne laissez apercevoir aucun trouble.

* Anatole *dans la balle*, Jolibois, Léonor.

LÉONOR.

Les forces m'abandonnent....

JOLIBOIS.

Voyons, voyons, soyez raisonnable.

Il cherche à la rassurer.

ANATOLE, *entr'ouvrant les deux battans de la balle.*

Oh! ma foi tant pis, je ne m'en irai pas ainsi; ils ne me voient pas; mais où me cacher? (*Montrant la porte de droite.*) Cette chambre... (*Il sort de la balle, dont il repousse les deux battans, et s'élançant dans la chambre de droite, il s'écrie:*) Dieu me soit en aide!

JOLIBOIS, *à Léonor qu'il n'a pas quittée.*

Ah ça! voyons, ne grelottez donc pas comme ça, ils vont croire que je vous ai donné la fièvre. (*Apercevant la tourière qui entre du fond avec Perez*) Les voilà!

SCENE VII.

JOLIBOIS, LA TOURIÈRE, PEREZ, LÉONOR.

LA TOURIÈRE, *introduisant Perez.*

Entrez, entrez, seigneur Perez.

JOLIBOIS.

Que vois-je? notre hôte!

LÉONOR, *apercevant son père et se levant vivement.*

Mon père!

JOLIBOIS.

Oh! attends, va... je ne serai pas long à tirer mes guêtres.

Il court mettre le crochet aux deux battans de la balle.

LÉONOR.

Qui l'amène?... que penser?...

PEREZ, *à la tourière.*

Quel est cet homme?

LA TOURIÈRE.

Un marchand colporteur de divers petits objets à l'usage de nos jeunes pensionnaires.

LÉONOR, *avec intention.*

Et qui se disposait à s'en aller quand vous êtes entré, mon père.

JOLIBOIS.

O mon Dieu, oui, je pars. (*A part.*) Je voudrais déjà être bien loin d'ici.

LÉONOR, *à part.*

Je tremble qu'il ne le reconnaisse.

LA TOURIÈRE.

Mais je vais aller prévenir Mme la supérieure que vous êtes là, seigneur Perez.

PEREZ.

Non, reconduisez cet homme; ma fille ira m'annoncer à la supérieure.

LÉONOR*.

Dépêchez-vous donc, brave homme, dépêchez-vous donc.

JOLIBOIS.

Voilà! tout de suite. (*A part.*) Au fait, ce vieux hibou-là me regarde avec des yeux qui me font frémir. (*Mettant sa balle sur ses épaules.*) Ah! mon Dieu!

* Jolibois, Léonor, Perez, la Tourière.

Digitized by Google

LA TOURIÈRE*.

Qu'avez-vous donc?

JOLIBOIS.

Rien, rien, le pied m'a tourné, et la douleur... (*A part.*) C'est pas possible, mon lieutenant n'est pas sur mon dos.

LA TOURIÈRE.

Voyons, venez-vous?

JOLIBOIS.

J' vous suis, j' vous suis. (*A part.*) Est-ce qu'il aurait osé... Oh! j' peux pas croire ça... pourtant c'est bien léger.

LA TOURIÈRE.

Eh bien?

JOLIBOIS.

Eh! mon Dieu, me voilà. (*A part.*) Je ne sais pas, mais je serais plus tranquille si je pouvais emporter le couvent sur mes épaules.

Il sort suivi de la Tourière.

LÉONOR.

Enfin je respire!

Sur un geste de Perez, elle sort par la porte de gauche.

SCENE VIII.

PEREZ, *puis* LA SUPÉRIEURE.

PEREZ.

Pauvre enfant! va, va, dans quelques jours ta liberté te sera rendue... dans quelques jours cette belle et noble cité sera libre et affranchie du joug de l'étranger. (*Apercevant la Supérieure qui vient d'entrer, et allant à elle.*) Ah! cet empressement...

LA SUPÉRIEURE.

Vous ici, seigneur Perez! Qui vous amène à cette heure avancée?

PEREZ.

Un saint devoir, ma mère. (*Légère pause.*) Sans doute vous n'avez pas cru que de braves Espagnols souffriraient en silence un honteux esclavage; sans doute vous avez espéré que des bras généreux se lèveraient bientôt pour frapper et anéantir nos oppresseurs? Eh bien! votre confiance et votre espoir ne seront point déçus... Les Français laissés en garnison dans cette ville doivent tous périr!

LA SUPÉRIEURE.

Qu'entends-je?

PEREZ.

Oui, ma mère, ils périront tous! A cet effet, le conseil supérieur de la junte apostolique de Tarragone a désigné votre couvent comme le plus commode pour tenir à l'abri des soupçons les amis fidèles qui doivent coopérer à cette grande œuvre.

LA SUPÉRIEURE.

Je remercie le conseil apostolique de l'honneur qu'il veut bien faire à ma maison.

PEREZ.

Je n'en attendais pas moins de votre dévouement. Une réunion aura lieu ce soir.

LA SUPÉRIEURE.

Ce soir!

PEREZ.

Ce soir même, à minuit, dans la chapelle du couvent.

* Jolibois, la Tourière, Léonor, Perez.

LA SUPÉRIEURE.

Que la volonté du conseil supérieur soit faite.

PEREZ.

Un pacte d'alliance sera déposé sur le maître-autel, et chacun des conjurés sera tenu de le signer en jurant de frapper sans pitié comme sans remords.

LA SUPÉRIEURE.

Mais ne craignez-vous pas d'être découverts?

PEREZ.

Nos amis viendront séparément par des chemins différens; et à intervalles, ils franchiront un à un la porte du couvent...

LA SUPÉRIEURE.

Que j'ouvrirai moi-même au premier et refermerai sur le dernier.

PEREZ.

Bien pensé! pas de confidence inutile; il y va de notre vie à tous!

LA SUPÉRIEURE.

Lorsque dix heures sonnent tout le monde est couché dans ce couvent; ainsi donc à minuit le calme régnera partout, et nul ici ne soupçonnera notre réunion.

PEREZ.

Alors à minuit!

LA SUPÉRIEURE.

A minuit!

Elle accompagne Perez, qui sort par le fond.

SCENE IX.

ANATOLE, LA SUPÉRIEURE, *puis* LÉONOR, LES PENSIONNAIRES, LES SŒURS SURVEILLANTES.

ANATOLE, *entr'ouvrant la porte de la chambre où il s'est caché.*

Ah çà! mais voyons donc; j'ai beau coller mon oreille contre cette porte, je n'entends rien du tout; est-ce qu'il n'y a personne ici? (*Apercevant la Supérieure qui ferme à clef la porte du fond sur Perez.*) Ciel! la supérieure!

Il rentre vivement dans la chambre dont il tient la porte entrebâillée.

LA SUPÉRIEURE, *à elle-même.*

Allons maintenant presser le coucher des élèves.

En ce moment les pensionnaires sortent tumultueusement du réfectoire avec Léonor, les sœurs surveillantes les suivent.

LES PENSIONNAIRES, *avec désordre.*

Mais oui, sans doute, c'est de droit, nous l'obtiendrons.

ANATOLE, *à part.*

Hein! une révolte!

La Tourière allume une lampe en scène.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien! qu'est-ce donc, mesdemoiselles? que signifie cette étrange conduite?

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

C'est que, ma mère... nous désirerions.

LA SUPÉRIEURE, *sévèrement*

Achevez.

Digitized by Google

PREMIÈRE PENSIONNAIRE, *avec embarras.*

Pardon...mais quelquefois, dans une circonstance semblable, vous nous avez accordé... sans cela... nous n'aurions pas osé... car le respect... l'obéissance...

ANATOLE, *à part.*

Allons, la voilà qui s'embrouille aussi ; c'est comme moi tout-à-l'heure.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, mademoiselle, vous restez muette... parlez, je veux savoir...

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Oui, ma mère... c'est que, voyez-vous... (*A Léonor.*) Dis-lui ça, toi, Léonor ; hein... veux-tu ?

LA SUPÉRIEURE.

Ah çà, en finirez-vous ?

LÉONOR, *s'avançant.*

Ma mère, voici le fait...

ANATOLE, *à part.*

C'est elle !

LÉONOR.

Mes jeunes amies, heureuses de me revoir au milieu d'elles, vous supplient de différer ce soir, par extraordinaire, la rentrée dans les dortoirs, et de leur accorder une heure de récréation.

LA SUPÉRIEURE.

Une heure de récréation !

ANATOLE, *à part.*

Eh bien ! et moi, je resterai donc en retenue ?

LÉONOR.

Nous la passerons ici dans ce parloir sous les yeux des sœurs surveillantes.

LA SUPÉRIEURE.

C'est impossible !

ANATOLE, *à part.*

A merveille ! elle refuse.

LA SUPÉRIEURE.

Demain, quoique ces demoiselles ne le méritent pas, je consentirai peut-être en votre faveur, Léonor, à prolonger la récréation du matin, mais ce soir, j'entends et je veux que le coucher ait lieu sans retard.

LÉONOR *et* LES PENSIONNAIRES.

O ma mère !

LA SUPÉRIEURE.

Qu'on m'obéisse !

ANATOLE, *à part.*

On dirait qu'elle me protége.

LA SUPÉRIEURE, *aux sœurs surveillantes.*

Et vous, mes sœurs, veillez à ce que dans un quart d'heure toutes les lumières soient éteintes dans les dortoirs. Quant à vous, Léonor, vous allez rentrer aussi !

LÉONOR.

Oui, ma mère.

LA SUPÉRIEURE, *aux pensionnaires.*

Eh bien ! qu'attendez-vous ?

PREMIÈRE PENSIONNAIRE.

Votre bénédiction accoutumée, ma mère.

Elle s'agenouille, toutes les autres l'imitent.

LA SUPÉRIEURE.

Dieu juste et bon, prenez toujours en pitié ces faibles jeunes filles, et que votre divin esprit soit toujours avec elles ! (*Les pensionnaires et les sœurs se relèvent, puis elles sortent par la droite. La Supérieure, qui a reçu les adieux de Léonor, lui dit :*) Adieu, ma fille. (*A part.*) Maintenant, à la chapelle du couvent.

Elle sort par la porte du réfectoire, qu'on entend fermer au verrou.

SCENE X.

ANATOLE, LÉONOR.

LÉONOR.

Me voilà seule !

ANATOLE, *à part.*

Ne nous montrons pas encore.

LÉONOR.

Pourquoi la supérieure a-t-elle été si sévère ?... J'aurais eu du plaisir à passer une heure avec mes amies, mes compagnes... c'eût été une distraction, un besoin... Oui, je ne sais, mais j'ai des idées tristes ; il me semble qu'un grand malheur pèse sur moi.

Elle va s'asseoir du côté de la fenêtre de gauche et de manière à ne pouvoir apercevoir Anatole.

ANATOLE, *à part.*

Que d'attraits, que de charmes dans toute sa personne !

LÉONOR.

C'est qu'aussi la témérité de ce Français m'inquiète et me cause de vives alarmes ; qui sait ce qu'il peut encore oser...

ANATOLE, *à part.*

Allons ! et un peu de courage.

Il s'approche doucement.

LÉONOR.

Anatole ! Anatole !

ANATOLE, *à part, s'arrêtant.*

Qu'entends-je ?

LÉONOR.

Ah ! j'avais conçu de vous une toute autre opinion.

ANATOLE, *à part.*

Que dit-elle ?

LÉONOR.

Mais pourtant j'ai peine à croire qu'il ait tramé ma perte, mon déshonneur. Oh ! non, c'est impossible ; et puis son trouble, son embarras, sa confusion quand je l'ai menacé de ma colère, tout me dit que sa démarche n'était pas coupable. Il venait pour me donner du courage ; peut-être aussi pour me faire l'aveu de son amour.

ANATOLE, *à part.*

J'ai peine à me contenir.

LÉONOR.

Ah ! s'il m'aimait comme je l'aime !

ANATOLE.

Léonor ! chère Léonor !

LÉONOR, *se levant.*

Ah !*

* Léonor, Anatole.

Digitized by Google

ANATOLE.

Silence!

LÉONOR.

Vous! encore vous!

ANATOLE.

Je n'ai pas quitté ces lieux; et j'ai bien fait : car j'ai appris que vous m'aimiez.

LÉONOR.

Eh quoi?

ANATOLE.

J'étais là; j'ai tout entendu. O bonheur! et moi qui croyais que je vous aimais seul et sans espoir. Oui, je vous aime, Léonor, je vous aime de toutes les forces de mon ame.

LÉONOR.

Anatole!

ANATOLE.

Mon sang, mon existence, tout est à toi! mais m'aimes, n'est-ce pas? tu m'aimes, car tu l'as dit tout à l'heure. O mon Dieu! mon Dieu! je suis aimé, aimé de Léonor! L'avoir entendu de sa bouche, sentir sa main trembler dans la mienne! oh! je suis le plus heureux des hommes!

LÉONOR.

Hélas! pourquoi faut-il que nous ne puissions jamais être l'un à l'autre.

ANATOLE.

Et pourquoi?

LÉONOR.

Vous êtes Français et je suis Espagnole.

ANATOLE.

Votre père ne me refusera pas pour fils. Je suis jeune, je suis riche, j'ai un bel avenir devant moi. Encore quelques campagnes, et je serai capitaine, colonel, qui sait... on marche si vite avec l'empereur. Oh! oui, Léonor, oui, je serai digne d'être votre époux.

LÉONOR.

Vain espoir! Oh! mais il vous faut sortir d'ici.

ANATOLE.

J'ai le temps.

LÉONOR.

Non, non, pas de retard. On peut venir, et vous seriez perdu.

ANATOLE.

Perdu! Oh! non, non, rassurez-vous. Je suis craintif, timide auprès d'une femme; mais quand il s'agit de braver un danger, d'affronter un péril, je ne redoute rien. Oui, ici, sous vos yeux, je défierais tous les guérillas de l'Espagne, et, dussé-je succomber, je ne m'en plaindrais pas; je mourrais aimé de vous et à vos côtés.

LÉONOR.

Malheureux! Si vous ne tremblez pas pour vous, craignez au moins pour moi, pour moi, qui serais déshonorée à jamais, méprisée, si l'on vous surprenait en ces lieux.

ANATOLE.

Déshonorée! méprisée! vous! Oh! oui, vous avez raison. Eh bien! conduisez-moi, guidez-moi. Par quelle porte puis-je sortir?

LÉONOR.

Hélas! à l'heure qu'il est, toutes les portes sont fermées à double tour.

ANATOLE.

Toutes! mais celle-là *?

Montrant celle de la chambre de Léonor.

LÉONOR.

Mène dans ma chambre sans issue au dehors.

ANATOLE.

Oh! deux fenêtres. Où donne celle-ci **?

Montrant celle de gauche.

LÉONOR.

Sur le carrefour des Cordeliers.

ANATOLE.

Eh bien! je sauterai dans le carrefour des Cordeliers.

LÉONOR.

Mais ne voyez-vous pas que cette fenêtre est garnie de barreaux de fer, et que même c'est par un oubli inconcevable que les volets n'en ont pas été fermés ce soir.

ANATOLE.

Alors reste donc celle-ci à ma disposition.

LÉONOR.

Au bas sont les jardins du couvent.

ANATOLE, *qui a ouvert la fenêtre.*

Diable, c'est un peu haut ***.

LÉONOR.

Trente pieds, environ.

ANATOLE.

Trente pieds? mais c'est à se casser le cou. Oh! ma foi, mourir pour mourir, j'aime mieux mourir ici. Ne craignez rien, rassurez-vous; ma vie n'est pas en danger, et votre honneur est à l'abri de toute atteinte. A présent nul ne viendra dans ce parloir, et demain nous trouverons bien moyen... (*On entend un roulement de tambour.*) Qu'est-ce que cela? Ah! je me souviens, des rondes de nuit.

LÉONOR.

Des rondes de nuit?

ANATOLE.

Oui. Pour rassurer vos compatriotes et effrayer nos soldats, le général en chef a ordonné ce matin que pendant un mois et toutes les nuits on lirait à haute voix dans les rues de Tarragone une proclamation sur l'hospitalité, le droit des gens.

UNE VOIX *au dehors.*

Au nom du commandant en chef de l'armée de Catalogne.

LÉONOR.

Écoutez!

LA VOIX *au dehors.*

« Espagnols, vos biens, vos personnes, vos fa-
» milles, sont sous la sauve-garde de l'honneur
» français; ne voyez en nous que des amis et des
» frères! S'il arrivait qu'atteinte fut portée à vos
» fortunes, qu'insulte vous fût faite, que vos
» femmes ou vos filles devinssent les victimes
» d'une lâche séduction, venez vous plaindre sans
» crainte, et les coupables seront fusillés dans les
» vingt-quatre heures. »

* Anatole, Léonor.

** Léonor, Anatole.

*** Anatole, Léonor.

Digitized by Google

LÉONOR.

Ah! malheureux!

ANATOLE.

Quoi donc?

LÉONOR.

Ne l'avez-vous pas entendu? Vous pouvez être accusé de séduction.

ANATOLE.

Accusé de séduction, moi! Mais l'amour le plus pur, le plus tendre...

LÉONOR.

Mais quand je le dirais, voudrait-on le croire? A tout prix, à tout prix, il faut que vous sortiez de ces lieux.

ANATOLE.

Mais enfin, comment? il n'y a que cette route-là, et... Après ça, au fait, le général ne plaisante pas; il me ferait fusiller sans pitié, et alors plus de Léonor, plus de bonheur. Non, je n'hésite pas; trente pieds à sauter, qu'est-ce que c'est que ça? D'ailleurs je suis léger comme une plume; je tomberai sans me faire de mal; et puis l'amour me protégera. Adieu, Léonor, adieu et bon espoir!

SCENE XI.

LÉONOR, ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *paraissant à la fenêtre de gauche.*

Lieutenant! mon lieutenant!

ANATOLE, *l'apercevant.*

Jolibois!

JOLIBOIS.

Oui, c'est Jolibois, votre ami, qui aurait un fameux chapelet à vous défiler; mais les momens sont trop précieux pour ça. (*Lui jetant une échelle de soie et un masque à travers le grillage en fer.*) Tenez, cette échelle de soie vous servira à descendre dans le jardin, et à franchir ensuite le mur de clôture; ce masque vous empêchera d'être reconnu en cas d'alerte; car j'ai vu entrer beaucoup de monde dans le couvent. Adieu, dépêchez-vous; je cours vous attendre sous les murs du jardin.

Il disparaît.

SCENE XII.

LÉONOR, ANATOLE.

LÉONOR.

Ce bon Jolibois! (*Montrant l'échelle.*) Ah! maintenant c'est un jeu d'enfant de sortir d'ici.

LÉONOR.

Attachons vite cette échelle.

Tous deux vont à la fenêtre du fond, et ils attachent l'échelle.

ANATOLE.

Là.

LÉONOR.

Allons, hâtez-vous, partez. Ah! et le masque!

ANATOLE.

Précaution inutile.

LÉONOR.

Non, non, vous ne pouvez être trop prudent.

ANATOLE.

Eh bien! soit. (*Il met son masque.*) Et actuellement adieu, et sois sans crainte pour moi. Mais écoute, convenons d'un signal qui t'annoncera que je suis à l'abri de tout péril.

LÉONOR.

Oh! merci.

ANATOLE.

Quand je serai hors de l'enceinte du couvent, je m'écrierai : A toi, pour toujours!

Il lui baise la main et il descend par la fenêtre.

LÉONOR, *l'aidant.*

Prenez garde, descendez doucement.

ANATOLE.

Ne crains rien... (*Lui baisant encore les mains.*) Adieu! adieu!

Il disparaît.

LÉONOR, *le suivant des yeux.*

Adieu! allez doucement... (*Avec un léger cri.*) Anatole! (*Se remettant.*) Sans accident, le voilà qui a touché terre. (*Elle détache l'échelle et la laisse tomber dans le jardin.*) Tenez, votre échelle... Adieu! adieu! et n'oubliez pas le signal convenu.

SCENE XIII.

LÉONOR, *toujours à la fenêtre.*

Il est déjà bien loin... Mon Dieu, protége-le... Ah! il est près de la chapelle... un instant encore, et il sera hors de tout danger. (*On entend un coup de feu.*) Juste ciel!

VOIX *dans le jardin.*

Arrêtez! arrêtez!

LÉONOR.

O mon Dieu!

VOIX *dans le jardin.*

Mort! mort à lui! Feu!

On entend plusieurs coups de feu.

LÉONOR, *éperdue.*

O malheur! malheur!

VOIX *dans le jardin.*

Il n'a pas été blessé, il va nous échapper.

LÉONOR.

Il se pourrait?.. (*Courant à la fenêtre.*) Oui... oui, je l'aperçois... il touche au mur de clôture... (*Criant.*) Hâtez-vous, malheureux! hâtez-vous... ils accourent... Anatole! Anatole! (*Avec désespoir.*) Ah! mais il ne peut m'entendre. (*Regardant de nouveau à la fenêtre.*) Ah! il escalade le mur... Ciel! cet homme avec une hache à la main... il va le frapper. (*Jetant un cri.*) Ah! l'assassin! il l'a tué!

Moment de silence.

ANATOLE, *dans l'éloignement.*

A toi! pour toujours!

LÉONOR.

Il existe! (*Tombant à genoux.*) Merci, mon Dieu, merci! il est sauvé.

Digitized by Google

PEREZ, *une hache à la main, paraissant à la porte du fond et entendant les derniers mots de Léonor.*

C'était la coupable!

SCENE XIV.

PEREZ, LÉONOR.

LÉONOR, *apercevant son père et voulant se relever.*

Mon père!

PEREZ, *la forçant à demeurer à genoux.*

Reste, reste à genoux! Tu disais tout-à-l'heure: Merci, mon Dieu! il est sauvé! Tiens, vois s'il est sauvé.

Il lui montre sa hache encore rougie de sang.

LÉONOR.

Ce sang...

PEREZ.

C'est celui de ton amant.

LÉONOR.

Juste ciel! oh! mais il n'est pas mort?

PEREZ.

Non, il n'est pas mort, et même il a pu nous échapper; mais je l'ai marqué de manière à le reconnaître... Prie, prie pour lui, demain je serai vengé... demain il sera fusillé.

LÉONOR.

Ah!

Elle tombe évanouie.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la place des Bénédictins, sur laquelle donne la maison de Perez. Même décor qu'au Prologue.

SCENE PREMIERE.

PAQUITA, *seule.*

Au lever du rideau, elle sort de la maison de Perez.

Il faut convenir qu'avec sa haine patriotique le seigneur Perez est bien l'homme le plus atroce que la terre ait porté. Rester toute une nuit sans rentrer au logis... il est je ne sais où à inventer je ne sais quoi. Depuis que les Français sont maîtres de cette ville, il ne mange ni ne dort... il ne se nourrit que de projets de carnage et d'incendie... j'en ai une peur!... Mais voilà le colonel, ne lui disons rien de tout ça.

SCÈNE II.

PAQUITA, LE COLONEL.

LE COLONEL, *sortant de la maison de Perez, sans voir Paquita.*

Sacredieu! quelle bête de nuit!

PAQUITA.

Bonjour, monsieur le colonel! déjà levé?

LE COLONEL.

Je crois bien!

PAQUITA.

C'est qu'il ne fait pas encore grand jour... vous n'êtes pas indisposé?

LE COLONEL.

Ah ben! oui... Après ça, au fait, c'est possible, je n'en sais sacredieu rien.

PAQUITA.

Comment! vous n'en savez rien?

LE COLONEL.

Ma foi non! jamais je n'ai éprouvé de ces choses-là. Oui, moi qui d'habitude dors comme une souche, je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; j'avais beau me tourner à droite, à gauche, dans tous les sens, impossible de trouver le sommeil... et pourtant, j'en avais une envie!... De temps en temps je m'assoupissais, mais je me réveillais aussitôt, poursuivi par des rêves épouvantables... quand je pis des rêves, j'ai tort, c'était toujours le même.

PAQUITA.

Vraiment!

LE COLONEL.

Dix fois, peut-être, j'ai vu mon fils, mon Anatole, pâle, livide, couvert de sang et prêt à rendre le dernier soupir.

PAQUITA.

O mon Dieu!

LE COLONEL.

Juge si j'étais à mon aise. Je souffrais comme un damné, je jurais comme un païen .. aussi quand j'ai aperçu le jour, je me suis jeté bien vite à bas de mon lit et me voilà!

PAQUITA.

Je suis toute saisie, toute suffoquée.

LE COLONEL.

Est-ce que par hasard tu serais superstitieuse, toi, comme tant d'autres? Mais croirais-tu donc aux songes, aux pressentimens, à toutes les balivernes de ce genre-là? Pauvre sotte! Malgré ça, je suis franc; dès que j'ai été levé, mon premier mouvement a été de courir à la chambre de mon fils; mais, sur le point d'ouvrir la porte, la réflexion m'est venue. Comment, sacredieu, me suis-je dit, je serais assez nigaud... allons donc! Et j'ai laissé Anatole dormir en paix.

PAQUITA.

Avec ça qu'il devait avoir besoin de repos, car je crois qu'il est rentré tard hier au soir.

LE COLONEL.

Comment?

Digitized by Google

PAQUITA.

Oui, il m'a parlé d'une partie de punch avec des camarades, et pour lui donner la facilité de revenir à l'heure qu'il lui plairait, je lui ai remis la clef de la petite porte du jardin.

LE COLONEL.

Ah! oui dà!... il a été d'une partie de punch... Eh ben! ça me fait plaisir... qu'il s'amuse, sacredieu, qu'il s'amuse! il a raison, c'est de son âge. Je ne suis pas, moi, de ces pères qui ne veulent pas se rappeler qu'ils ont été jeunes... au contraire, sacredieu, au contraire, je suis le premier à dire à mon fils : Tu n'es pas une fille, mon garçon, courage, hardi! vive la joie!

JEPPO, *au lointain.*

Paquita! Paquita!

PAQUITA.

C'est la voix de Jeppo.

JEPPO, *plus rapproché.*

Paquita! Paquita! (*Accourant et apercevant Paquita.*) Ah! c'est toi! te voilà!

SCENE III.

PAQUITA, JEPPO, LE COLONEL.

PAQUITA.

Qu'y a-t-il donc?

JEPPO.

Il y a... ouff!... je suis tout essoufflé... je suis venu si vite!

PAQUITA.

Voyons, parle, explique-toi.

JEPPO.

Point de phrases inutiles. Cours, cours sur-le-champ au couvent de ta maîtresse.

PAQUITA.

O mon Dieu! pourquoi?

JEPPO.

Pourquoi? pourquoi? c'est toute une aventure à laquelle se rattachent tant de variantes que je ne saurais guère comment te la raconter. (*A part.*) Avec ça, je n'ai pas envie que ma langue compromette ma tête... si l'on savait notre conspiration de cette nuit, on me donnerait une drôle de cravate... (*Il fait le signe comme s'il était pendu.*) Merci! mais qu'attends-tu? pars donc, pars donc, ta chère maîtresse se meurt.

PAQUITA, *jetant un cri.*

Ah!

JEPPO.

Quand je dis qu'elle se meurt, j'exagère un peu... elle a perdu connaissance deux ou trois fois de suite, voilà tout. Au fait, après ce qui lui est arrivé... mais plus de retard, tourne les talons, et toujours courant au couvent de la Visitation.

PAQUITA.

Jeppo, tu es un infâme, un monstre.. tu as pris plaisir à me torturer le cœur et l'esprit... je t'arracherais les yeux si j'en avais le temps... mais nous nous reverrons... O mon Dieu!... mon Dieu! n'appelez pas encore à vous ma chère et bonne maîtresse!

Elle sort en courant.

SCENE IV.

LE COLONEL, JEPPO.

JEPPO, *regardant aller Paquita, à lui-même.*

Elle s'en va fâchée contre moi, sans doute... je conçois ça... mais je me connais... je cause assez volontiers... j'aurais pu lui en dire plus que je n'aurais voulu, et... j'ai été prudent et sage... Il se fait tard... les mentons doivent déjà se presser dans ma boutique... ne les laissons pas s'impatienter... rentrons...

Il se retourne et va pour sortir par la droite, le Colonel le retient.

LE COLONEL.

Un instant donc!

JEPPO, *surpris, et qui n'avait pas encore aperçu le colonel.*

Hein! quoi!

LE COLONEL.

Voyons! qu'est-il donc arrivé à la fille du seigneur Perez?

JEPPO.

Comment?

LE COLONEL.

J'étais là tout-à-l'heure.

JEPPO, *étonné.*

Ah!

LE COLONEL.

Oui, sacredieu, j'étais là... et je ne sais pas comment j'ai eu la patience de me taire... comment je ne t'ai pas forcé de t'expliquer catégoriquement... mais voyons, dépêchons... qu'est-il arrivé à cette pauvre enfant?

JEPPO.

Mais, seigneur colonel, je ne sais rien... que de simples on dit... (*A part.*) La moindre parole indiscrète, et je suis perdu... (*Haut.*) et puis le temps me presse... voilà l'heure de mes barbes, et...

Il veut s'en aller.

LE COLONEL.

Reste, sacredieu! reste là!

JEPPO.

Mais...

LE COLONEL.

Je le veux, je l'ordonne!

JEPPO.

Ah! du moment que vous m'en priez... (*A part.*) Que lui dire?

LE COLONEL.

Allons, allons, en deux temps, qu'as-tu entendu raconter? qu'as-tu appris? que s'est-il passé d'extraordinaire à ce damné couvent de la Visitation.

JEPPO.

Eh ben, mon colone, il y a eu, à ce qu'on prétend... violation de domicile... dans la jeunesse, la tête se monte... les audacieux se moquent des obstacles les plus grands...

Digitized by Google

LE COLONEL.

Comment, sacredieu! un homme se serait-il introduit dans le couvent?

JEPPO.

Je ne sais pas au juste... la nuit est mystérieuse... elle couvre tout de son grand manteau noir... mais s'il fallait en croire les bruits du voisinage, toute la ville serait entrée de force dans le couvent de la Visitation.

LE COLONEL.

Mais la vérité, dans tout cela?

JEPPO.

La vérité... la vérité... c'est que la supérieure du couvent ne veut plus garder chez elle la pauvre Léonor, et que le seigneur Perez, exaspéré, furieux de tout cela, est allé porter sa plainte au général commandant de la place.

LE COLONEL.

Au général commandant de la place!

JEPPO.

Mais, encore une fois, l'heure me presse... mes pratiques m'attendent... mille excuses, mille pardons... (*A part.*) Décampons... ne nous exposons pas à lui donner de plus amples renseignemens.

Il sort par la droite en courant.

LE COLONEL, *s'apercevant que Jeppo est parti.*

Eh bien!... ah! oui, je t'en souhaite!

Il redescend la scène.

SCENE V.

LE COLONEL, *seul.*

Que croire? que penser? le seigneur Perez a porté plainte au général commandant de la place! Il s'agit donc d'un militaire français... Sacredieu! c'en est fait de ce malheureux!... il est perdu!... Après ça, tant pis pour lui... il ne l'aura pas volé; ça lui apprendra à se moquer des ordres de ses supérieurs... En pareil cas, point d'indulgence, point de pardon!... fusillé sans pitié! c'est comme ça, et il faut que ça soit comme ça!

SCENE VI.

JOLIBOIS, LE COLONEL.

JOLIBOIS, *entrant de gauche.*

Ah! mon colonel... c'est vous... vous voilà... je suis bien aise de vous rencontrer.

LE COLONEL.

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

JOLIBOIS.

Il y a... mon colonel... je ne sais pas trop comment vous dire ça; pourtant il faut que vous le sachiez.

LE COLONEL.

Parleras-tu, sacredieu, parleras-tu?

JOLIBOIS.

Eh ben, mon colonel... mais ne vous fâchez pas trop, ça ne servirait à rien... ce qui est fait est fait.

LE COLONEL, *hors de lui.*

Mais en finiras-tu?

JOLIBOIS.

Tout de suite... voilà ce que c'est: imaginez-vous que votre fils est amoureux... tout ce qu'il y a de plus amoureux.

LE COLONEL.

Et c'est pour m'apprendre une niaiserie comme celle-là que tu me bouleverses le sang!

JOLIBOIS.

Eh! mon Dieu, attendez donc... s'il n'y avait que ça, ça ne serait rien... mais, voyez vous, celle qu'il aime, c'est la fille du seigneur Perez.

LE COLONEL.

Eh bien, où est le mal? n'en vaut-elle pas la peine?

JOLIBOIS.

Je crois bien... jolie comme un ange... mais elle a été mise au couvent, et pour lui parler de son amour, le lieutenant s'est introduit dans le cloître des religieuses.

LE COLONEL.

Qu'entends-je? ce militaire qui cette nuit a jeté le trouble et l'alarme dans le couvent de la Visitation...

JOLIBOIS.

C'était lui!

LE COLONEL.

Lui! oh! mais ça ne peut pas être... on t'a trompé... Anatole a passé une grande partie de la nuit avec des camarades... à boire du punch... et il est là... dans sa chambre.

Il désigne la maison de Perez.

JOLIBOIS.

Plût au ciel que ça fût comme vous le dites!... mais ça n'est pas ça; et j'en sais quelque chose, vu que c'est moi qui ai mené le loup dans la bergerie.

LE COLONEL.

Qu'as-tu fait?

JOLIBOIS.

Battez-moi... tuez-moi... coupez-moi en morceaux comme un brochet au bleu... je le mérite... j'ai été une bête de consentir à ça... mais il m'a tant prié... tant prié que je l'ai porté sur mon dos à ce maudit couvent, dans une balle de marchand de reliques... et puis je ne m'attendais pas qu'il me brûlerait la politesse, et qu'au lieu de ressortir il resterait au parloir.

LE COLONEL.

Et il a été arrêté, reconnu?

JOLIBOIS.

Ni l'un, ni l'autre.

LE COLONEL, *avec joie.*

Il a pu se sauver!

JOLIBOIS.

Vous pensez bien que je n'ai pas lambiné, et que dès que je l'ai vu dans la nasse j'ai cherché à l'en dépêtrer.

LE COLONEL.

Oh! je respire!

JOLIBOIS.

Avec une échelle de soie que j'ai pu lui faire

Digitized by Google

passer, il est descendu dans les jardins du couvent... trente pieds de haut pour le moins... moi, je l'attendais dans la rue, au pied du mur de clôture... mais voilà que j'entends des cris, des coups de feu... Il y avait, à ce qu'il paraît, chez les religieuses une assemblée secrète... bref, on avait aperçu le lieutenant, et on le poursuivait comme un voleur... Jugez de mes transes... j'allais voler à son secours, mourir ou le sauver... je le vois qui grimpe à la muraille... alors je reste à mon poste... je me mets en position de lui faire la courte échelle... déjà il avait un pied sur mon épaule... il ne tenait plus le haut du mur qu'avec la main gauche... quand tout-à-coup j'entends un cri à faire frémir la nature... là-dessus, je sens mon homme qui fléchit... ses genoux plient comme du coton... le voilà à cheval sur ma caboche, et en le recevant dans mes deux mains, j'ai vu qu'il n'en avait plus qu'une.

LE COLONEL.

Oh!

JOLIBOIS.

Un coup de hache avait séparé le poignet de l'avant-bras; et, pendant que le lieutenant tombait d'un côté, la gueuse de main tombait de l'autre.

LE COLONEL.

Sacredieu! sacredieu! la mort était préférable... mais enfin qu'en as-tu fait?

JOLIBOIS.

De la main? pas moyen de la ravoir.

LE COLONEL, *criant*.

Anatole! Anatole! qu'est-il devenu?

JOLIBOIS.

Je l'ai conduit chez le chirurgien-major du régiment.

LE COLONEL.

Imprudent!

JOLIBOIS.

Ne craignez rien, le major est discret! et puis c'est un habile homme... En regardant la chose, il a d'abord hoché la tête... mais quand il a vu le lieutenant avec la mine aussi tranquille que s'il se fût agi du bras de son voisin, il a dit comme ça : Le moral est bon, il y a de la ressource... Faut dire que votre fils a montré un courage...

LE COLONEL.

Mais il est perdu, sacredieu! il est perdu! Perez a porté plainte, le général sera sans pitié. Mon Dieu, mon Dieu, sauvez mon fils!

JOLIBOIS.

Dites donc, mon colonel, il y a un mot qui me revient parce que vous parlez du bon Dieu; je ne sais pas au juste s'il est de lui ou de ses saints; mais il dit comme ça : Aide toi, le ciel t'aidera; Qu'est-ce que vous en pensez?

LE COLONEL.

Mais quel parti prendre? comment dérober aux yeux...

JOLIBOIS.

C'est vrai qu'un poignet de moins, ça ne paraît pas plus que le nez qui manquerait au milieu du visage; mais n'y aurait-il pas moyen de faire filer le lieutenant hors barrières?

LE COLONEL.

Quelle idée! le général doit envoyer aujourd'hui des dépêches au quartier général de l'armée de Catalogne; je suis bien avec le général, Anatole s'est distingué à la prise de Tarragone, et s'il est en état de supporter la route...

JOLIBOIS.

En état ou non, il faut lui faire avoir cette mission, je le porterai plutôt sur mes épaules jusqu'au terme du voyage... Soyez tranquille, ça sera la seconde fois; mais ça réparera la première.

LE COLONEL.

Oui, oui, tu l'accompagneras, tu veilleras sur lui.

JOLIBOIS.

Comptez sur moi, mon colonel, comptez sur moi! mais à propos, tout-à-l'heure, en passant devant la maison du général, on m'a remis cette lettre pour vous, mon colonel.

LE COLONEL, *prenant la lettre*.

Cette lettre!

JOLIBOIS.

Oui, il paraît même que c'est par oubli si l'on ne vous l'a pas apportée hier au soir.

LE COLONEL, *qui a lu la lettre*.

Qu'ai-je lu! Jolibois, mon fils est sauvé!

JOLIBOIS.

Comment!

LE COLONEL.

Écoute :

Il lit haut.

« Colonel,

» Je vous avais dit hier que j'avais des dépêches » à envoyer au commandant en chef de l'armée » de Catalogne. Vous les trouverez ci-jointes, car » je vous charge de les faire porter par celui de » vos officiers qu'il vous plaira de choisir.

» La faveur de cette mission étant une récompense que je donne à votre régiment pour sa » brillante conduite à la prise de Tarragone, vous » voudrez bien la rendre publique par votre plus » prochain ordre du jour. Je suis, etc, etc. »

JOLIBOIS.

Vive le général!

LE COLONEL.

Oh! oui, sacredieu, vive le général, vive le sauveur de mon enfant! car ces dépêches, tu comprends bien que c'est Anatole qui les portera. Mais viens, suis-moi, que je le voie, que je l'embrasse, et qu'il parte sur-le-champ! plus tard je recevrais peut-être contre-ordre. (*Apercevant un aide de camp qui entre du fond suivi de Perez.*) Ciel!

JOLIBOIS.

Cet aide de camp...

LE COLONEL.

Jolibois, tout-à-l'heure mon devoir pourrait m'empêcher de sauver mon fils; prends ces dépêches, cours, hâte-toi, emmène Anatole, et tous deux au plus tôt sortez de la ville; va... va...

Digitized by Google

JOLIBOIS.

Allez, allez, ne craignez rien.

Il sort par la droite, tandis que l'aide de camp et Perez arrivent du fond.

SCENE VII.

LE COLONEL, UN AIDE DE CAMP, PEREZ.

L'AIDE DE CAMP.

Colonel, vous n'ignorez pas sans doute qu'un grave délit a été commis cette nuit dans Tarragone.

LE COLONEL.

Je viens d'en être instruit.

L'AIDE DE CAMP.

Et, comme nous tous, vous avez été indigné, n'est-ce pas? comme nous tous, vous avez demandé prompte et bonne justice?

LE COLONEL, *à part.*

Que le diable t'emporte!

L'AIDE DE CAMP.

Mais soyez tranquille, le général sera sans pitié pour le coupable, qui ne tardera pas d'être connu de lui.

LE COLONEL, *vivement.*

Eh quoi?...

L'AIDE DE CAMP.

Il a pris des précautions en conséquence.

LE COLONEL, *à part.*

O mon Dieu! aurait-il donné l'ordre de ne laisser sortir personne de la ville?

L'AIDE DE CAMP.

Et à cet effet le général m'a chargé de vous dire...

LE COLONEL, *l'interrompant.*

De me dire...?

L'AIDE DE CAMP.

Que vous ayez à venir vous joindre à tous les chefs de corps qu'il a convoqués chez lui, dans le but de se concerter sur les mesures à prendre pour découvrir l'auteur du crime dénoncé à sa justice.

LE COLONEL.

Et c'est le seul ordre que vous soyez chargé de me transmettre?

L'AIDE DE CAMP.

Le seul, mon colonel.

LE COLONEL.

Très-bien. (*A part.*) Je craignais que le départ des dépêches ne fût ajourné. (*Haut.*) Monsieur l'aide de camp, dans quelques minutes je serai chez le général; ce n'est pas l'embarras, il me faut la grande tenue; mais moi, sacredieu! je ne suis pas long à me parer. (*A part.*) D'ailleurs j'ai une sortie par le jardin de la maison, j'en profiterai; par là le chemin est plus court. (*A l'aide de camp.*) Vous pourrez dire au général que je vous suis.

L'AIDE DE CAMP.

Il suffit, colonel.

LE COLONEL, *à part.*

Allons, allons, sacredieu! courage et bon espoir! (*Désignant Perez.*) Oui, oui, ce vieux vautour-là cherchera vainement sa proie.

Il entre dans la maison de Perez et l'officier sort par le fond.

SCENE VIII.

PEREZ, *seul.*

Ah! me voilà seul, je puis respirer enfin, exhaler en liberté la joie qui m'étouffe... Oh! oui, la joie! N'avoir laissé la vie à ma victime palpitante que pour la faire achever par les siens! associer leur justice à ma haine; les forcer, ces Français maudits, d'immoler un des leurs, de l'offrir en holocauste aux mânes des nôtres! Ah! jamais joie plus vive n'a fait bondir mon cœur. Mais ce général ne m'a-t-il pas bercé d'un vain leurre? s'il n'avait assemblé ses officiers que pour soustraire leur frère d'armes à la mort qui l'attend... Ah! ce serait à le démasquer aux yeux de tous, ce général parjure et félon, à le traiter d'infâme, à frapper son visage avec la croix qu'il porte sur la poitrine, à le poignarder comme complice du lâche qui m'a déshonoré!

Il va rentrer chez lui; mais il est arrêté par Léonor, qui arrive de droite avec Paquita.

SCENE IX.

PAQUITA, LEONOR, PEREZ.

LÉONOR, *à genoux.*

Ah! mon père, mon père...

PEREZ, *brusquement.*

Laissez-moi.

Il rentre chez lui.

SCENE X.

PAQUITA, LÉONOR.

LÉONOR.

Oh! il ne me pardonnera jamais; toujours il m'accablera de sa haine et de son mépris.

PAQUITA, *courant à elle.*

Ma bonne maîtresse!

LÉONOR.

O Paquita, Paquita, que je suis malheureuse!

PAQUITA.

Pensez que dans votre malheur vous avez une consolation, celle de savoir que ce pauvre jeune homme n'a rien à craindre pour sa vie.

LÉONOR.

En es-tu bien certaine?

PAQUITA.

Son père, que nous venons de rencontrer, ne s'est-il pas empressé de nous donner cette bonne nouvelle?

LÉONOR.

Oui, il nous a parlé de dépêches dont Anatole avait été chargé; mais, hélas! n'aurait-il pas été

Digitized by Google

vaincu par les souffrances de sa blessure? aura-t-il pu partir?

PAQUITA.

N'en doutez pas, il est jeune, mais il a un courage au-dessus de son âge; et puis il aura pensé à son père, à vous qu'il aime... Oh! il est parti! oui, oui, à l'heure qu'il est ce brave jeune homme et son fidèle sergent doivent être déjà bien loin de cette ville.

LÉONOR.

Dieu le veuille!

PAQUITA, *apercevant Jolibois qui entre.*

Ciel!

SCENE XI.

PAQUITA, JOLIBOIS, LÉONOR.

LÉONOR, *courant à Jolibois.*

Vous! vous ici! mais le colonel nous avait dit que vous deviez accompagner son fils?

JOLIBOIS.

C'est vrai, je devais accompagner le lieutenant s'il partait.

LÉONOR.

Il n'est pas parti?

JOLIBOIS.

Non.

LÉONOR.

Et pourquoi? pourquoi? parce qu'il était trop souffrant, n'est-ce pas?

JOLIBOIS.

Du tout! c'est pas ça; mais c'est le général qui nous a bloqués dans la ville... Oui, n'a-t-il pas fait donner la consigne à toutes les portes de ne laisser sortir personne sans exhiber une permission signée de lui? et comme il ne veut pas en signer jusqu'à nouvel ordre, force nous a été d'attendre son bon plaisir.

LÉONOR.

Mais Anatole! Anatole est perdu!

JOLIBOIS.

Perdu! il le serait si l'on découvrait que c'est lui qui s'est introduit cette nuit dans votre couvent; mais on ne le découvrira pas.

LÉONOR.

Comment?

JOLIBOIS.

Au fait, je vais vous conter ça, parce qu'enfin je peux vous le dire à vous...

PAQUITA.

Parlez, parlez vite, nous vous écoutons.

JOLIBOIS.

Aussitôt après son accident, j'avais conduit le lieutenant chez le chirurgien major du régiment... un malin fini, comme vous allez le voir; mon petit lieutenant en sûreté, j'étais venu en toute hâte prévenir le colonel, afin de nous entendre tous deux sur les moyens de sortir d'embarras; nous les avions trouvés ces moyens-là, vous savez? des dépêches à porter... mais à mon retour chez le chirurgien major, jugez de ma surprise. . mon lieutenant avait deux mains! (*Étonnement de Léonor et de Paquita.*) Oui, pendant mon absence, le major avait profité du sang-froid et du courage de son malade, et au moyen de je ne sais quel appareil de sa façon, il lui avait ajusté une main d'acier.

LÉONOR.

Qu'entends-je!

JOLIBOIS.

Il faut voir ça comme c'est fait, une vraie main naturelle, sauf qu'on ne peut pas s'en servir... mais, en mettant des gants, pas moyen de deviner la chose. Si ben que le lieutenant n'a rien à craindre ici, et qu'il n'a pas besoin d'aller se morfondre d'ennui loin de vous, qui êtes tout son bonheur. Je venais dire ce qui en est au colonel, le tranquilliser un peu, ce pauvre cher homme... je vous ai trouvées là; j'ai pensé que je ne vous ferais pas de peine en vous mettant du secret, et voilà.

LÉONOR.

Oh! merci, merci de la confidence.

PAQUITA.

Mais où est-il en ce moment ce bon jeune homme?

JOLIBOIS.

Toujours chez le major; parce que, voyez-vous, cette chienne d'opération, elle a été douloureuse; le lieutenant souffre encore pas mal; mais il paraît que dans quelques heures il lui sera possible d'aller et venir ni plus ni moins que nous faisons tous dans l'état physique où se trouvent nos individus. (*On entend des roulemens de tambour.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

JEPPO, *accourant.*

Seigneur Perez! seigneur Perez!

SCENE XII.

PAQUITA, LÉONOR, JOLIBOIS, JEPPO.

JEPPO, *qui a aperçu Jolibois.*

Eh bien, sergent, qu'est-ce que vous faites donc là? A quoi pensez-vous? Et la revue!

JOLIBOIS.

La revue!

JEPPO.

Oui, il va y avoir tout-à-l'heure, ici, sur cette place, une grande revue par ordre du général.

PAQUITA.

Et à quel propos cette revue?

JEPPO.

A propos de l'événement de cette nuit.

JOLIBOIS.

Qu'est-ce que tu dis là?

JEPPO.

Oui, sergent; le général veut vous inspecter tous, officiers et soldats; il sait votre nombre au juste, et celui qui manquera à l'appel, eh bien! ce sera l'homme au poignet coupé.

JOLIBOIS, *à part.*

Ciel! (*Haut.*) Et cette revue va avoir lieu tout de suite?

Digitized by Google

JEPPO.

Tout de suite!... Écoutez les tambours qui battent le rappel.

Il remonte la scène et il regarde au dehors.

LÉONOR, *bas à Jolibois.*

Tout est perdu!... Anatole ne sera pas en état de paraître à cette revue.

JOLIBOIS, *de même.*

Je le crains! quoique ça, ne vous désolez pas encore, il n'est pas dit qu'il ne pourra pas venir; je cours auprès de lui... et pour remonter le moral, je lui dirai qu'il vous verra, que vous serez là sur votre balcon.

Il sort. Les tambours battent maintenant le pas de charge.

SCENE XIII.

PAQUITA, LÉONOR, JEPPO, PEREZ.

PEREZ, *sortant de chez lui.*

Ces bruits de tambour...

JEPPO, *redescendant la scène; apercevant Perez.*

Ah! seigneur Perez...

LÉONOR, *à part.*

O mon Dieu! protégez Anatole!

PEREZ, *à Jeppo, qui est censé lui avoir tout appris.*

Vraiment!

JEPPO.

C'est une bonne idée, n'est-ce pas, que le général a eue là?

PEREZ, *sans lui répondre, allant à Léonor.*

Rentrez*.

JEPPO.

Et comme personne ne peut sortir de la ville, on ne tardera pas à mettre la main sur notre manchot, et alors...

Il fait le geste du soldat qui fusille.

PAQUITA, *pinçant le bras de Jeppo en passant auprès de lui pour suivre sa maîtresse.*

Oh! le méchant cœur!

Elle rentre au logis avec Léonor.

SCENE XIV.

LE GÉNÉRAL, L'AIDE DE CAMP, ÉTAT-MAJOR, PEREZ, JEPPO, SOLDATS, *puis* LÉONOR, PAQUITA, *sur le balcon,* LES HABITANS *aux fenêtres de leurs maisons; et ensuite* LE COLONEL.

A peine Léonor et Paquita sont-elles rentrées au logis, que la compagnie de grenadiers du colonel débouche sur le théâtre, musique militaire en tête, et vient prendre position à droite. D'autres compagnies occupent ensuite la gauche et le fond, de manière à ce que la colonne semble se prolonger dans la coulisse de droite. Bientôt on entend les tambours battre au champ.

JEPPO.

On bat au champ, le général arrive; la revue va commencer.

Il remonte la scène avec Perez.

PAQUITA, *qui a paru sur le balcon avec Léonor et Léonor, Perez, Paquita, Jeppo.*

montrant à celle-ci les grenadiers stationnés devant la maison de Perez.

Voilà sa compagnie.

LÉONOR, *tristement.*

Oui, mais il n'est pas là, lui.

On voit le général, passant devant la ligne du fond, suivi de son état-major.

PEREZ, *descendant la scène.*

Encore quelques minutes, et je serai vengé!

Le général continue d'inspecter la ligne du fond et celle de gauche; il marche lentement, et il examine officiers et soldats avec la plus scrupuleuse attention. Perez ne le perd pas de l'œil.

LE COLONEL, *accourant de droite et se plaçant à la tête de ses grenadiers.*

Et vite! vite à mon poste; sacredieu! je suis arrivé à temps.

LÉONOR, *à elle-même.*

Il ne vient pas!

LE COLONEL, *continuant, et toujours à lui-même.*

J'ai laissé en arrière Jolibois avec mon fils et le major, notre sauveur; mais, sacredieu! le pauvre enfant, je tremble que ses forces ne trahissent son courage!

LE GÉNÉRAL*, *qui a fini de passer en revue la colonne de gauche, et à Perez en passant près de lui.*

Rien encore! tous les rangs sont au complet.

PEREZ.

Patience, général, patience!

LE GÉNÉRAL.

Il ne me reste plus à inspecter que cette compagnie de grenadiers.

PEREZ.

Alors, c'est dans cette compagnie que vous trouverez une place vide.

SCENE XV.

LES MÊMES, ANATOLE, JOLIBOIS.

JOLIBOIS, *entrant avec Anatole et le major.*

Tu crois ça, mon vieux? eh ben! tu te trompes*.

LÉONOR, *apercevant Anatole.*

Ciel!

PAQUITA.

C'est lui!

LE COLONEL.

Mon fils!

ANATOLE.

Bon espoir, mon père, bon espoir!

JOLIBOIS.

Silence! on nous observe.

Ils se séparent, et chacun va prendre sa place.

LE GÉNÉRAL, *continue sa revue, il examine encore avec plus de soin que les autres tous les hommes de la compagnie du colonel; arrivé près d'Anatole, il s'arrête**.*

Eh bien, lieutenant, qu'avez vous donc, vous êtes bien pâle?

* Le Colonel, le Général, Perez, Jeppo, Paquita, Léonor

** Le Chirurgien-major, Jolibois, Anatole, le Colonel, le Général, Perez, Jeppo, Paquita, Léonor.

Digitized by Google

ANATOLE.

Moi, général, je n'ai rien. (*Anxiété du colonel, de Jolibois, de Léonor et Paquita. Anatole continuant après avoir regardé Léonor.*) Jamais je ne me suis mieux porté. (*A part.*) Oh! que je souffre! que je souffre!

LE GÉNÉRAL, *à Anatole qu'il examine toujours attentivement.*

Bonne tenue! mais ce bras-là ne tombe pas assez d'aplomb sur la cuisse gauche.

LÉONOR, *poussant un cri.*

Ah!

LE GÉNÉRAL, *qui a placé lui-même le bras d'Anatole.*

Là, comme ça, à la bonne heure! Maintenant deux pas en avant.

LE COLONEL, *à part.*

Sacredieu! que va-t-il faire?

JOLIBOIS.

Je n'ai pas une miette de salive dans le gosier.

ANATOLE, *à part.*

O mon père! ô Léonor!

PAQUITA.

Pauvre jeune homme!

JEPPO, *à Perez.*

Dites donc, est-ce que le général croirait?... mais non, ce garçon a deux bras et deux mains comme vous et moi.

LE GÉNÉRAL.

Anatole Derneval, en présence de vos frères d'armes assemblés, je me plais à vous témoigner toute la satisfaction que m'a fait éprouver votre jeune courage à la prise de cette ville; je vous donne les épaulettes de capitaine et vous attache à ma personne en qualité d'aide de camp.

ANATOLE.

Ah! général!

LE GÉNÉRAL.

De plus, en vertu des pleins pouvoirs que l'empereur a daigné me concéder, je vous nomme membre de la Légion d'Honneur!

LE COLONEL*.

Qu'entends-je!

ANATOLE.

A moi, à moi la croix des braves!

LE GÉNÉRAL, *arrachant sa croix.*

La voilà!

Anatole met un genou en terre, et le Général lui attache la croix sur sa poitrine.

JOLIBOIS.

Capitaine et décoré! c'est ficelé ça!

LE GÉNÉRAL, *tirant son épée et remplissant le cérémonial d'usage.*

Anatole Derneval, je vous fais chevalier.

Anatole se relève, et le Général lui donne l'accolade aux cris répétés de vive l'empereur! le Général continue sa revue.

* Le Chirurgien-major, Jolibois, le Colonel, Anatole, le Général, Perez, Jeppo, Paquita et Léonor.

LE COLONEL*.

Sacredieu! j'en pleure de joie. Mais, mon Dieu, mon Dieu! à quelles rudes épreuves on l'a mis! Ciel! il chancelle! (*Courant à lui.*) Mon fils!

JOLIBOIS, *qui s'est avancé aussi.*

Mon lieutenant!

ANATOLE, *à mi-voix.*

Ne craignez rien, j'ai de la force encore!

LÉONOR.

Je respire!

Anatole regagne sa place, accompagné de son père et de Jolibois.

LE GÉNÉRAL, *qui a terminé sa revue, est revenu en scène, et s'adressant à Perez.*

Seigneur Perez, vous étiez venu me dénoncer un crime et je vous avais promis justice : j'ai passé une revue générale de tous les hommes qui devaient être présens sous les armes; des officiers délégués par moi ont fait en même temps l'inspection des malades et des blessés; et je l'atteste sur l'honneur, le coupable que vous cherchez n'est point parmi les soldats français.

PEREZ**.

Il y est, je vous le jure!

LE GÉNÉRAL.

Seigneur Perez!

PEREZ.

Oh! je ne suspecte pas votre loyauté, général; mais, comme moi, vous êtes le jouet d'une affreuse machination. Général, deux heures encore de délai, deux heures encore sans que nul puisse sortir de la ville, et j'engage ma foi, ma foi d'Espagnol et de chrétien, que d'ici là je vous aurai nommé l'auteur du crime de cette nuit.

LÉONOR, *à part.*

Juste ciel!

LE GÉNÉRAL.

Soit, je consens.

JOLIBOIS.

Et nous allons droguer comme ça deux heures!

ANATOLE.

Oh! mon courage, mon courage, ne m'abandonne pas!

LE GÉNÉRAL.

Pourtant j'ai de dépêches pressées à faire parvenir à l'armée de Catalogne, et je veux excepter de la consigne générale celui de mes officiers chargé de cette mission.

LE COLONEL, *s'avançant vivement.*

Général, c'est mon fils.

PEREZ.

Eh bien! le fils du colonel peut porter vos dépêches, général! je ne m'oppose pas à ce qu'il soit privilégié, celui-là.

JOLIBOIS.

Bonne pâte d'homme, va!

PEREZ.

Qu'il sorte de la ville, mais qu'il en sorte seul.

LE GÉNÉRAL.

Il en sortira seul.

* Le Chirurgien-major, Jolibois, le Colonel, le Général, *passant dans les rangs,* Perez, Jeppo, Paquita et Léonor, *toujours au balcon.*

** Le Chirurgien-major, Jolibois, Anatole, le Colonel, le Général, Jeppo, Paquita, Perez, Léonor.

Digitized by Google

ANATOLE, *à part et avec souffrance.*

Si je peux!

JEPPO, *à Perez.*

Ah çà! seigneur Perez, quel est donc votre projet? Comment vous y prendrez-vous pour découvrir votre homme? Ça n'est pas aisé, ça!

PEREZ.

Ma fille m'aidera.

JEPPO, *à part.*

Je n'en crois rien.

ANATOLE, *jetant un cri.*

Ah!

LE COLONEL.

Sacredieu!

ANATOLE, *à son père et à Jolibois.*

Mes amis, j'ai long-temps lutté; mais je cède, je suis vaincu!

Il tombe évanoui entre les bras de son père et de Jolibois.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! qu'est-ce donc?

LE COLONEL.

Rien, général, rien.

JOLIBOIS.

Mon général, la joie, la satisfaction de son nouveau grade, de sa croix, tout ça a tourné sur le cœur du lieutenant; et voilà!

JEPPO, *à Perez.*

C'est drôle, hein?

PEREZ, *s'avançant rapidement vers Anatole.*

Mais peut-être que des soins...

JOLIBOIS, *se jetant au-devant de Perez et lui montrant le major qui s'était empressé d'accourir auprès d'Anatole.*

Merci, seigneur Perez, merci, c'est pas la peine; le chirurgien-major est là. (*A part.*) Cré coquin! tu n'avanceras pas, va, ou je t'avalerais plutôt en travers!

LÉONOR.

Ah! Paquita, Paquita, il est perdu!

PAQUITA.

Qui sait!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un boudoir élégamment meublé; une porte à droite de l'acteur, qui conduit aux appartemens de Léonor; une autre, à gauche, qui mène au jardin; une troisième, dans le fond, servant de porte d'entrée.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, *seule, tombant épuisée sur une causeuse.*

Et toi aussi, mon Dieu, Dieu de miséricorde, tu es sourd à mes prières! autrefois, dans mes plus amères douleurs, dès que j'avais invoqué ton saint nom, je sentais la paix rentrer dans mon ame; aujourd'hui rien ne saurait calmer le tourment que j'endure! Je donnerais mon sang le plus pur, dix années de ma vie pour savoir ce qui s'est passé après cette fatale revue! et Paquita... Paquita ne revient pas!... n'a-t-elle encore rien appris? (*Se levant.*) Mais peut-être elle n'ose plus revenir... tout est découvert... Anatole n'est plus! mon père l'aura poignardé. Eh bien! qu'on vienne me l'annoncer, au moins... quand ce serait mon père, un couteau sanglant à la main... il n'a rempli que la moitié de sa tâche, il lui reste encore ma vie à prendre... il me semble, hélas! que je la sens qui s'échappe... mes idées se confondent... (*Se laissant retomber sur la causeuse.*) Ah! si Paquita tarde encore, elle me trouvera folle ou morte au retour.

SCÈNE II.

PAQUITA, LÉONOR.

PAQUITA, *entrant vivement du fond.*

Senora, Dieu vous protége!

LÉONOR, *se levant.*

Ah! te voilà!

PAQUITA.

Bonne nouvelle! on ne sait rien.

LÉONOR.

Il se pourrait!

PAQUITA.

On n'a pas même le plus léger soupçon. Cet évanouissement a paru tout naturel; et, comme l'avait dit si à propos ce spirituel sergent, chacun a répété à son voisin que c'était la joie qui avait tourné sur le cœur du pauvre jeune homme. Votre père lui-même a partagé cette croyance-là. Bref, le colonel et quelques amis ont transporté de suite au logis notre gentil cavalier qui n'a pas ardé à reprendre connaissance, et aussitôt après, tous les indiscrets congédiés, le chirurgien-major a visité son malade, et tout joyeux, il a déclaré qu'il pouvait sans danger se mettre en route et porter au commandant de l'armée de Catalogne les dépêches du général.

LÉONOR.

Il va déjà partir!

PAQUITA.

Hélas! oui... mais il ne partira pas sans vous avoir fait ses adieux.

LÉONOR.

Que dis-tu là?

PAQUITA.

J'en ai pris l'engagement avec lui.

LÉONOR.

Grand Dieu!

Digitized by Google

PAQUITA.

Oh! ne vous fâchez pas. Et puis, ce n'est pas à moi qu'il faut en vouloir, c'est à ce damné sergent. (*Étonnement de Léonor.*) Oui, je l'avais aperçu, j'avais couru l'interroger; et tout en me répondant, tout en me contant ce que je vous ai appris tout-à-l'heure, il marchait et moi je le suivais... si bien que sans m'en douter, sans savoir comment, je me suis trouvée tout-à-coup face à face avec le jeune capitaine... Oui, je l'aivu... Dieu! si vous saviez comme il est gentil avec son costume d'aide de camp! Puis je lui ai parlé; il était seul pour le moment... ah! il fallait l'entendre : « Ma Léonor, ma toute belle! l'ame de ma vie! et il faut partir, la quitter... ne plus la revoir jamais! » Et là-dessus des larmes, des sanglots à ne plus finir... alors j'ai été touchée, attendrie, et je lui ai promis qu'il vous reverrait avant de partir.

LÉONOR.

Mais c'est impossible. Non, non, Paquita, non... ça ne se peut pas.

PAQUITA.

Que craignez-vous? votre père! il n'est point au au logis, il n'y est pas rentré depuis tantôt; aussitôt après la revue, à ce que m'a dit encore ce sergent, il est entré dans l'église des Bénédictins; sans doute, il a été trouver le père José, comploter encore avec lui; possédé par son idée fixe de vengeance, il ne reviendra pas de si tôt.

LÉONOR.

N'importe, quelqu'un de nos gens peut voir Anatole monter à mon appartement.

PAQUITA.

Non, si je l'amène par l'escalier qui conduit au jardin.

Elle indique la porte de gauche.

LÉONOR*.

J'ai peur, Paquita... c'est une imprudence, une faute.

PAQUITA.

C'est que vous ne songez pas qu'il va s'éloigner, quitter Tarragone.

LÉONOR.

Peut-être pour jamais! ne plus le revoir! oh! qu'il vienne! qu'il se hâte! le temps vole... cours le chercher...

PAQUITA.

Oui, oui... (*En sortant.*) Pauvre garçon! va-t-il être heureux!

Elle disparaît par la porte de gauche.

LÉONOR.

O mon Dieu! prends-nous en pitié, veille sur nous! (*Apercevant Perez qui entre du fond avec la démarche et l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément.*) Oh! mon père!

PEREZ, *apercevant Léonor.*

La voilà!

* Léonor, Paquita.

SCENE III.

LÉONOR, PEREZ.

LÉONOR, *à part.*

Je n'ose m'éloigner et je me sens perdue.

PEREZ, *s'approchant d'elle.*

Léonor!

LÉONOR, *timidement.*

Mon père!

PEREZ, *cherchant à paraître calme.*

Tout à ma colère, tout à ma vengeance, je vous ai méconnue, outragée... j'ai douté de votre soumission, de votre obéissance. Vous êtes une fille bien élevée, vous... esclave de votre devoir, vous n'auriez pas refusé de répondre à votre père... oui, sans peine, sans retard, j'aurais su de vous ce qu'il m'importait de savoir... (*Il lui prend la main.*) Vous m'auriez dit la vérité. (*Silence de Léonor.*) N'est-ce pas que vous me l'auriez dite? n'est-ce pas que vous allez me la dire? (*Léonor fait un geste d'effroi, Perez reprend avec plus de calme.*) Oh! ne craignez rien, je n'ai plus de haine pour vous... (*La regardant avec tendresse et lui prenant les deux mains.*) Vous, Léonor, vous êtes l'enfant unique de mon amour pour votre mère, vous êtes ma fille toujours chérie... vous avez été étonnée, je le comprends, émue peut-être par l'audacieuse tentative, par les protestations brûlantes d'un... (*bien bas*) d'un misérable... (*plus haut*) qui se disait entralpé jusqu'à vos pieds par le délire de sa passion..... et, quand vous avez vu sa vie menacée, parce qu'il était venu vous dire : Je vous aime, une pitié naturelle à votre âge, à votre faiblesse, vous a prise au cœur malgré vous. Cette pitié, je vous la pardonne! vous ne pouviez pas savoir... je ne vous avais pas dit encore que ces étrangers qui pillent nos temples saints, qui brûlent nos villes, qui se parent de nos dépouilles, pour mettre le comble à leurs insultes et à nos misères, se font un jeu... (*mouvement de Léonor*) oui, ma fille, se font un jeu cruel de séduire nos épouses ou nos filles. Ils pouvaient leur faire violence après les fureurs d'un assaut; mais ils aiment à se vanter de n'en avoir pas eu besoin. (*Amèrement.*) Ils vous méprisent assez, femmes, pour croire que vous trompez sans remords vos maris, vos pères tout sanglans encore des blessures qu'ils ont reçues à vous défendre... oui, que vous nous trompez sans honte, que vous n'avez ni retenue ni pudeur, et que votre nature, à vous, femmes Espagnoles, c'est la débauche et le déshonneur!... les infâmes!

LÉONOR

Ah! mon père, mon père! (*On entend du bruit à la porte de gauche. Léonor comme frappée d'un souvenir.*) Et le malheureux qui va venir! O mon Dieu! mon Dieu! que m'a-t-il dit?

PEREZ, *qui l'examine.*

Tu frissonnes d'horreur! c'est bien, c'est bien, Léonor! le sang d'une véritable Espagnole coule dans tes veines, la voix de ton père a trouvé de l'écho dans ton cœur... ah! qu'elle y étouffe cette

Digitized by Google

pitié mal entendue qui n'est qu'un encouragement pour le crime, car c'est un crime que le mensonge, et ces gens-là sont tous des imposteurs... Leur amour qui n'est qu'une profanation de l'amour véritable, ils le promènent de ville en ville, ils en flétrissent chaque jour des victimes nouvelles pour se délasser du meurtre et de l'incendie.

LÉONOR, *à part.*

S'il arrivait en ce moment, il serait perdu.

PEREZ.

Nomme-le-moi donc, le misérable !

LÉONOR.

Mon père !

PEREZ.

Rien ne doit plus te retenir.

LÉONOR.

C'est impossible.

PEREZ.

Impossible !

LÉONOR.

J'ai fait un serment.

PEREZ.

Le père José t'en déliera.

LÉONOR.

Il ne le saurait, mon père. J'ai juré par la sainte Vierge, ma patronne, que ce nom resterait renfermé dans mon sein.

PEREZ, *furieux, la saisit; Léonor tombe à ses pieds.*

Et moi, j'ai juré par le salut de mon ame que je l'en arracherais.

LÉONOR.

Grâce, mon père, grâce pour votre fille !

PEREZ.

Le nom, le nom de ce misérable?

LÉONOR.

Jamais !

PEREZ, *exaspéré et tirant un poignard.*

Jamais !

JEPPO, *entrant du fond.*

Seigneur Perez...

SCENE IV.

LÉONOR, PEREZ, JEPPO.

PEREZ, *à part et avec impatience.*

Oh ! (*Allant à Jeppo et avec colère; haut.*) Que veux-tu ?

JEPPO, *interdit.*

Mais...

PEREZ.

Que viens-tu faire ici?

JEPPO, *un peu remis.*

Vous croyez peut-être que c'est votre barbe? Non, non, ce n'est pas le jour.

PEREZ.

Va-t'en.

JEPPO.

C'est impossible ! avant que je vous aie appris une chose bien importante; si importante ! que pour vous la dire au galop, j'ai planté là, dans ma boutique, et la serviette au cou, une pratique à moitié rasée...

PEREZ.

Eh bien ! parle, maudit écorcheur; mais dépêche-toi.

JEPPO.

Je voudrais bien obéir à votre gracieuse seigneurie; mais il faut être seuls et sans témoins. (*Bas à Perez.*) Il y va de notre tête à tous deux; renvoyez la senora, vous saurez ce qu'il en est.

PEREZ, *à Léonor.*

Rentrez, je vous rejoindrai tout-à-l'heure. (*Bas en lui montrant la porte de droite.*) Là, nul ne viendra plus suspendre ma justice. Réfléchissez-y bien ! votre secret ou votre mort !

LÉONOR, *s'arrêtant à moitié chemin et les yeux tournés vers la porte de gauche.*

Sainte Vierge, que Paquita ne l'amène pas !

PEREZ.

Allons, rentrez.

LÉONOR.

Oui, mon père. (*A part et les yeux encore tournés vers la porte de gauche.*) Ah ! qu'il ne le voie pas !

PEREZ.

Que cherchent donc vos yeux vers cette porte? Que cherchent-ils ?

LÉONOR.

Rien, mon père, rien. (*A part.*) Prenez pitié de moi, grand Dieu !

Elle sort par la droite.

SCENE V.

PEREZ, JEPPO.

PEREZ.

Nous voilà seuls !

JEPPO.

Eh bien ! vous saurez donc que ces demonios de Français ont connaissance de notre conspiration de cette nuit.

PEREZ.

Qu'entends-je !

JEPPO.

C'est Piquillo, le sonneur, qui est venu tout soufflant m'avertir à l'oreille. D'effroi j'en ai laissé tomber mon rasoir sur les doigts de la pratique que je tenais par le nez, et je viens vous en faire part.

PEREZ.

Et il ne t'a donné aucun détail ?

JEPPO.

Aucun; et puis il n'en a pas eu le temps : au premier mot d'alarme, j'ai pris mes jambes à mon cou, sans m'inquiéter du reste.

PEREZ.

Oh ! c'est impossible; nos ennemis ne peuvent rien savoir de ce qui s'est dit, de ce qui s'est fait dans l'assemblée du couvent de la Visitation. Non, non, ils ne savent rien; des doutes, des soupçons, voilà tout.

JEPPO.

C'est déjà bien assez.

Digitized by Google

PEREZ.

Va, va, poltron, sois tranquille.

JEPPO.

Oh! pourquoi l'avons-nous laissé s'échapper cet amoureux maudit ?

PEREZ.

Oui; que ne lui ai-je abattu la tête ?

JEPPO.

Ah! oui, les nôtres seraient plus solides sur nos épaules; car c'en serait fait de nous si ces enragés parvenaient à se rendre maîtres du pacte d'alliance où tous les conjurés ont apposé leurs noms. Pourquoi mon digne père a-t-il eu la malheureuse idée de me faire apprendre à écrire? Si je n'avais fait qu'une croix comme Piquillo, je tremblerais moins dans ma peau.

PEREZ.

Sans doute, cet écrit dont tu parles ferait notre perte à tous s'il tombait entre les mains de nos ennemis; mais il n'y tombera jamais.

JEPPO.

Vous en êtes sûr?

PEREZ.

Penses-tu qu'il puisse leur venir à l'esprit d'aller le chercher sur la poitrine du révérend père José ?

JEPPO.

Comment, le révérend père José l'a caché sur sa poitrine! C'est égal, s'il était dedans, ça serait encore mieux. A sa place, j'en ferais des boulettes. S'il veut, je l'aiderai, moi, et quand je devrais en avaler la moitié pour ma part...

PEREZ, *qui n'écoute plus Jeppo et qui marche lentement du côté de la porte secrète**.

Ah! ce qui m'allume le sang, ce n'est pas la prétendue découverte d'une conspiration introuvable, c'est le mystère dont s'enveloppe encore l'intrigue impie dont ma hache n'a pas tranché le nœud.

JEPPO, *à part.*

Le patron fait bonne mine en apparence, mais ça lui donne à réfléchir. Il n'a pas l'air beaucoup plus rassuré que moi.

PEREZ, *à lui-même.*

Mais allons retrouver Léonor, et malheur à elle si son obstination ose encore se heurter contre ma volonté!

SCENE VI.

PEREZ, JEPPO, PAQUITA.

PAQUITA, *entrant vivement de gauche.*

Senora... (*A l'aspect des deux hommes.*) Juste ciel!

Elle referme promptement la porte.

PEREZ, *à lui-même.*

Que signifie?

PAQUITA, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

JEPPO.

Eh bien! mia cara, qu'avez-vous?

* Jeppo, Perez.

PAQUITA, *tâchant de se remettre.*

Rien, rien du tout.

JEPPO, *lui prenant la main.*

Rien, Paquita de mon cœur? Mais tu me trompes, te voilà toute tremblante.

PEREZ, *à part.*

En effet!

PAQUITA, *à Jeppo.*

Tremblante, et pourquoi?

JEPPO.

Que sais-je, moi, puisque je te le demande?

PEREZ, *à part.*

Quelle idée!

JEPPO.

L'on dirait, à ta pâleur, mon beau cœur d'ange, que tu as commis quelque mauvaise action?

PEREZ.

Allons, silence, maître Jeppo; n'est-il pas naturel que cette jeune fille ait été troublée en nous apercevant ici, au lieu de sa maîtresse qu'elle croyait y trouver? (*A Paquita.*) Léonor est chez elle: allez lui tenir compagnie; nous, Jeppo, sortons. (*A part.*) Je reviendrai.

Il entraîne Jeppo.

SCENE VII.

PAQUITA, *seule.*

Enfin les voilà partis! Ce vilain Jeppo, avec son interrogatoire, me jetait la mort dans l'ame. Heureusement, le seigneur Perez ne soupçonne rien! (*Elle retourne à la porte.*) Pauvre jeune ho- (*Elle l'ouvre.*) Entrez, entrez, beau cavalier. (*Anatole paraît.*) Nous pouvons nous vanter de l'avoir échappé belle!

ANATOLE.

Et qu'on ose dire qu'il n'y a pas un Dieu pour les amans!

Léonor paraît chancelante sur le seuil de la porte de droite.

SCENE VIII.

PAQUITA, LÉONOR, ANATOLE.

ANATOLE, *courant à Léonor.*

Juste ciel!

PAQUITA, *courant également à elle.*

Elle va perdre connaissance.

LÉONOR.

Non, je me sens mieux; mais un instant de plus, et je crois que je serais morte.

ANATOLE.

Chère Léonor!

LÉONOR.

La peur glaçait mon sang, enfin, je les ai entendus s'éloigner.

PAQUITA.

Et ils se sont éloignés sans se douter de rien.

LÉONOR.

Tu en es bien certaine?

Digitized by Google

PAQUITA.

Oui, oui, il n'y a pas de danger; d'ailleurs, pour plus de sécurité, je cours veiller au dehors, ne craignez rien, ne craignez rien.

Elle sort par le fond.

SCENE IX.

LÉONOR, ANATOLE.

ANATOLE.

Ah! ma Léonor, je vous revois, je puis vous parler, vous dire que je vous aime, vous le répéter avant de partir, avant de vous quitter; vous quitter! oh! voilà mon tourment, mon malheur!

LÉONOR.

Mais ce départ est pour nous une faveur du ciel!

ANATOLE.

Une faveur du ciel, parce que je pouvais être découvert, reconnu comme l'auteur du crime dénoncé par votre père, parce que je pouvais être condamné, fusillé, mais quelques jours, quelques heures, libre dans cette maison...

LÉONOR.

Insensé, tout-à-l'heure, il n'y a qu'un instant, à cette fatale revue, la douleur et les souffrances ont failli vous trahir et vous perdre.

ANATOLE.

Sans doute, la force du mal a triomphé de mon courage, mais maintenant je souffre moins, beaucoup moins; à la vérité, vous êtes là près de moi, et votre présence me ferait oublier les plus cruelles tortures. Croyez-moi, je vous ai dit vrai, mes douleurs sont moins vives, et s'il fallait me soumettre à de nouvelles épreuves, je serais sans crainte; nul ne soupçonnerait que c'est moi dont la main est tombée sous la hache du seigneur Perez.

LÉONOR.

Pauvre Anatole, si jeune, et déjà...

ANATOLE.

Eh! ne suis-je pas militaire, n'est-ce pas mon état d'être blessé, mutilé, tué?... mais cette blessure, elle ne m'est pas moins chère que si je l'eusse gagnée dans un combat, elle me rappellera sans cesse la nuit fortunée où pour la première fois j'ai reçu l'aveu de votre amour, car vous m'avez dit que vous m'aimiez, Léonor, vous me l'avez dit?

LÉONOR.

Hélas!

ANATOLE.

Pourquoi ce soupir? est-ce un regret?

LÉONOR.

Un regret! Eh bien, non; mais là, tout-à-l'heure, mon père a jeté dans mon cœur un doute qui m'épouvante; il me disait que les Français n'avaient ni foi, ni sincérité; il me disait que vous ne m'aimiez pas.

ANATOLE.

Mensonge! mensonge! Moi ne pas vous aimer! ah! j'en jure par Dieu, par le ciel, vous êtes ma bien-aimée, l'ame de ma vie; je ne respire que pour vous, que par vous.

LÉONOR.

O mon père, vous me trompiez, il m'aime!

ANATOLE.

Et quand je reviendrai, car je reviendrai bientôt, tu auras la preuve, la preuve certaine de cet amour saint et sacré; mon père connaît mes sentimens pour toi, il les approuve; oui, il m'a promis ta main, il la demandera à ton père, il l'obtiendra...il l'obtiendra, te dis-je, nous serons unis, nous serons heureux.

LÉONOR.

Eh bien! oui, peut-être, espérons en l'avenir. (*A part.*) Oh! ne lui disons pas qu'il me trouvera morte à son retour, morte de la main de mon père, car mon père l'a juré, il me tuera si je ne lui nomme pas le coupable, et mon père n'a jamais fait un vain serment.

ANATOLE.

Léonor...

LÉONOR, *sans lui répondre et à elle-même.*

Mais s'il arrivait en ce moment...

ANATOLE.

Léonor, qu'est-ce donc? qu'avez-vous? que dois-je penser?...

LÉONOR.

Anatole, le ciel nous a favorisés...mais il en est temps... séparons-nous... partez...

ANATOLE.

Déjà?

LÉONOR.

Un plus long retard pourrait vous devenir fatal. (*A elle-même.*) Je ne sais... mais j'ai comme le pressentiment d'un malheur. (*A Anatole.*) Anatole, je vous en prie... je vous en supplie... partez... partez...

ANATOLE.

Eh bien! remettez-vous, calmez-vous, je vous obéis, je pars.

SCENE X.

LÉONOR, PAQUITA, ANATOLE.

PAQUITA, *entrant.*

Et vite, et vite, le seigneur Perez est sur mes pas.

LÉONOR.

Ciel!

ANATOLE, *lui baisant la main.*

Rassurez-vous, il viendra trop tard. (*Il court à la porte de gauche et veut vainement l'ouvrir.*) Grand Dieu!

LÉONOR.

Qu'est-ce donc?

ANATOLE.

Cette porte est fermée?

LÉONOR.

Fermée!...

PAQUITA, *indiquant la porte du fond.*

Par ici... il serait rencontré par votre père...

Digitized by Google

LÉONOR, *montrant la porte de droite.*

Ah! par là, par ma chambre, vous pourrez fuir... fermée aussi!

Perez paraît sur le seuil de la porte du fond, enveloppé dans un grand manteau; à sa vue, tous restent immobiles et consternés. Moment de silence.

SCENE XI.

LÉONOR, PEREZ, PAQUITA, ANATOLE.

PEREZ, *à Paquita.*

Sortez, Paquita! (*Elle hésite.*) Sortirez-vous?

PAQUITA.

J'obéis! (*A part.*) O mon Dieu, que va-t-il se passer?

Elle sort.

PEREZ.

Enfin!

Il ferme la porte.

LÉONOR.

Anatole, nous sommes perdus.

ANATOLE.

A la volonté du ciel!

SCENE XII.

LÉONOR, PEREZ, ANATOLE.

PEREZ.

Nous voilà seuls, nous pouvons causer librement. (*Il ôte son manteau, et tout en l'ôtant, il dit.*) Toutes les portes sont bien fermées. (*Se retournant de manière à ce que le public voie bien la paire de pistolets suspendus à sa ceinture.*) Nul ne viendra nous déranger; mais d'abord, seigneur capitaine, recevez mon salut: je vous croyais déjà parti pour cette mission dont vous avait chargé votre général; mais je vois que, scrupuleux observateur des devoirs de l'hospitalité, vous n'avez pas voulu partir sans présenter à ma fille vos hommages et vos respects d'adieu... c'est bien... (*Moment de silence. Il continue après les avoir bien examinés.*) Pourtant une chose m'étonne, capitaine, c'est que vous ne m'ayez pas demandé la faveur de venir prendre congé de la senora, c'est que vous vous soyez introduit chez elle furtivement et par des chemins dérobés... à son insu sans doute... N'est-ce pas Léonor, que la visite du capitaine vous a paru franche et loyale? n'est-ce pas que vous avez cru qu'elle avait été autorisée par votre père?

LÉONOR, *à part.*

Ah! qu'il est cruel!

Elle se couvre la figure de ses deux mains et tombe sur un siége.

PEREZ.

Eh bien! seigneur français, vous ne dites rien... vous ne répondez rien... ma présence en ces lieux vous aurait-elle rendu muet?... Mais non, ce n'est pas ma vue qui te cloue la langue et te force au silence... c'est la honte! la honte, n'est-ce pas, complaisant messager du séducteur de ma fille?... Il est ton ami, n'est-ce pas, cet homme? Et confident loyal de leur tendresse, tu as voulu rassurer la senora, calmer ses inquiétudes sur le sort du blessé souffrant, car il souffre, n'est-ce pas? il doit souffrir beaucoup... je l'espère... eh bien, mon jeune capitaine, je suis bien aise de te le dire, tu as joué là un rôle infâme!

ANATOLE.

Je pardonne aux injures d'un père offensé.

PEREZ.

Tu es généreux... mais je le suis aussi, moi, généreux... car qui dit confident, dit complice, qui dit complice dit coupable, et tu devrais être déjà mort!

ANATOLE.

Vous êtes le maître... vous pouvez me tuer.

PEREZ.

Eh bien! non, je ne te tuerai pas.

LÉONOR, *à part.*

Qu'entends-je!...

PEREZ.

Je te laisserai vivre pour que tu puisses retourner auprès de ton ami, le blessé souffrant, et lui apprendre sa perte ou son salut.

ANATOLE, *à part.*

Que veut-il dire?

PEREZ.

Aprochez, Léonor. (*Elle ne bouge pas.*) Approchez, (*elle se lève*) approchez donc!

LÉONOR.

Me voilà, mon père.

PEREZ.

Vous vous rappelez sans doute ce que j'étais venu vous demander tantôt?

LÉONOR.

Oui, mon père.

PEREZ.

Eh bien! qu'avez-vous résolu? Êtes-vous disposée à m'obéir?

LÉONOR.

Eh quoi! vous exigeriez encore...

PEREZ.

M'obéirez-vous?

LÉONOR, *tombant à genoux.*

Plutôt mourir!

PEREZ, *arrachant un pistolet de sa ceinture.*

Malheureuse!

ANATOLE.

Ah! seigneur!...

PEREZ, *saisissant de la main gauche l'autre pistolet et le dirigeant sur Anatole.*

Un pas de plus, j'oublie la promesse que je t'ai faite, et je te tue. (*A Léonor.*) Léonor! le nom, le nom de l'infâme qui m'a déshonoré!

ANATOLE, *à part.*

Juste ciel!

PEREZ, *exaspéré.*

Parleras-tu!

LÉONOR.

Frappez!...

ANATOLE.

Arrêtez! je parlerai pour elle.

LÉONOR, *se relevant et à Anatole.*

Ah!

Digitized by Google

PEREZ, *à Anatole.*

Qu'as-tu dit, jeune homme? qu'as-tu dis?

LÉONOR, *suppliant, à Anatole.*

Taisez-vous, taisez-vous!

ANATOLE, *à Perez.*

Elle doit nommer son amant ou mourir?

PEREZ.

Oui.

LÉONOR, *avec larmes.*

Que je sois seule sa victime!

ANATOLE, *à Perez.*

Et si le nom de cet homme vous est révélé, elle n'aura rien à craindre de votre colère... elle vivra!

PEREZ.

Je le jure!

ANATOLE.

Eh bien!

LÉONOR.

N'achevez pas.

ANATOLE.

Eh bien, cet homme... ce coupable... il est devant vous.

PEREZ.

Eh quoi!... tu serais...

ANATOLE.

Celui dont le sang a rougi votre hache!

PEREZ.

C'est toi... toi?...

ANANOLE, *qui arrache le gant dont est couvert sa main d'acier.*

Voyez!

PEREZ.

O bonté divine! (*Pause.*) Oui, le voilà cet infâme... il est là... là sous ma main! en mon pouvoir!... et je ne suis pas encore vengé!

ANATOLE.

Voilà ma poitrine! frappe droit au cœur!

PEREZ.

Va... va, tu seras satisfait.

LÉONOR.

Grâce... grâce pour lui!

PEREZ, *laissant tomber ses pistolets, que Léonor ramasse aussitôt.*

Vaines instances... lui faire grâce à lui... jamais!

LÉONOR.

Au secours! au secours!

PEREZ.

Cris inutiles... nul ne viendra le soustraire à mes coups.

LÉONOR, *se jetant au-devant d'Anatole*.*

Eh bien, il ne mourra pas seul!

PEREZ, *lui arrachant les pistolets qu'elle cache derrière elle.*

Arrière, femme, arrière!

ANATOLE, *à Léonor.*

Laisse-moi...

LÉONOR.

Vivre ou mourir avec toi!

PEREZ.

Eh bien! qu'il en soit ainsi.

Il arme ses pistolets; en ce moment la porte du fond est enfoncée par le colonel qui se précipite entre les jeunes gens et Perez.

* Perez, Léonor, Anatole.

SCENE XIII.

PEREZ, LE COLONEL, LÉONOR, ANATOLE, PAQUITA, *au fond.*

LE COLONEL.

Sacredieu! ta balle me traversera le cœur avant de les frapper!

PEREZ.

O rage!... eh bien! d'autres mains que les miennes verseront son sang.

Il remet ses pistolets à sa ceinture.

LE COLONEL *.

Là... à la bonne heure! vous êtes redevenu raisonnable! car il fallait que la colère et la vengeance vous eussent troublé le cerveau pour vous porter à cette extrémité... un assassinat! fi donc!

PEREZ.

Un assassinat! oui, des ennemis aussi corrompus qu'avides viendront, après avoir pillé nos biens, nous flétrir dans nos affections les plus intimes, les plus sacrées; et nous autres pères, nous serons des assassins si nous versons le sang qui souille le nôtre! Ah! c'est que tu n'as jamais donné de sœur à ton fils, si tu ne comprends pas que le meurtre est justice, et le crime vertu, lorsque l'on venge la flétrissure de sa maison.

LE COLONEL.

C'est très-bien parlé, sacredieu!... très-bien! mais avec eux les Français ont apporté des lois qui sont faites pour les pères comme pour les autres citoyens; et ces lois défendent de se faire justice soi-même sous peine de devenir criminel d'offensé que l'on était. Voulez-vous être dans votre droit? courez chez le général... dénoncez-lui le coupable... car, je le vois, vous le connaissez maintenant... tout est découvert!

PEREZ.

Oui, et comme vous me le conseillez, je cours chez le général.

LE COLONEL, *le retenant.*

Attendez encore, sacredieu!... voyons, écoutez-moi... Si le cœur de mon fils a parlé plus haut que la consigne, ça n'en est pas moins un brave garçon, un officier distingué, un honnête homme... qu'est-ce que vous gagnerez à le faire fusiller?... de me mettre la mort dans l'ame et de détruire la santé à cette superbe enfant que vous avez là. (*Perez veut parler.*) Attendez votre tour, sacredieu, j'ai fini tout-à-l'heure! comme ennemis vous nous avez maudits... nous nous sommes battus, voilà les affaires réglées, partant quittes... mais après la bataille nous sommes redevenus pères de famille et rien de plus... nos enfans sont jeunes. et dans les jeunes cœurs il n'y a pas encore de place pour la haine... mon fils a eu le tort de dire à votre fille qu'il l'aimait... votre fille a eu le malheur d'entendre cette langue-là tout de suite... donnons-nous la main... unissons nos enfans, et tout sera réparé, sacredieu!

* Perez, le Colonel, Paquita, Léonor, Anatole.

Digitized by Google

PEREZ.

Jamais Perez l'Espagnol ne s'alliera avec une famille française.

LE COLONEL.

Comment, sacredieu, tu rejettes la demande d'un vieux soldat?

PEREZ.

Du fond de la tombe la voix de mon père s'élèverait pour me fléchir, je résisterais à la voix de mon père. Haine éternelle aux Français!

LE COLONEL.

Eh bien, ce n'est plus un Français qui te prie... ce n'est plus un soldat, c'est un père... oui, un père au désespoir (*très-ému*), un père que la fermeté abandonne tout-à-fait à l'idée de voir un pauvre enfant, sa gloire et son espérance, mourir encore plein de jours et d'avenir; et mourir fusillé... eh! n'est-ce pas assez pour toi de l'avoir mutilé?

PEREZ.

Ce n'est pas assez.

LE COLONEL.

C'est sa mort qu'il te faut?

PEREZ.

Sa mort...

LE COLONEL.

Comment, ton cœur de bronze ne s'amollira pas? Tu vois bien que je pleure, sacredieu, tu le vois bien!

ANATOLE, *courant au colonel.*

Mon père... jusqu'à présent j'ai gardé le silence... mais je serais coupable si je souffrais que vos larmes coulassent devant cet homme.

LÉONOR, *qui a couru à son père*.*

Ah! ne soyez pas sans pitié.

PAQUITA, *qui supplie aussi Perez.*

Allons! un bon mouvement.

LE COLONEL, *embrassant Anatole.*

Mon fils! mon enfant chéri... ils vont te tuer!

PEREZ, *se dégageant de Léonor et de Paquita.*

Me laisserez-vous sortir?

LE COLONEL, *quittant brusquement son fils, et allant à Perez**.*

Perez! Perez! arrête, ah! je t'en supplie, laisse-moi mon fils... laisse-le-moi! qu'il vive! je te le demande à genoux... oui, moi qui n'ai jamais ployé devant personne... me voilà à tes genoux... mais une bonne parole... une parole de paix, et j'oublie ta rudesse pour t'appeler mon ami et te presser sur mon cœur...

PEREZ.

Je suis inexorable... il sera fusillé.

SCENE XIV.

PAQUITA, LÉONOR, PEREZ, JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *entrant.*

Eh bien, mille tonnerres! il ne le sera pas seul, seigneur Perez, car vous le serez aussi, vous, fusillé!

LÉONOR, *se jetant au cou de Perez.*

Mon père!

PAQUITA, *à part.*

Fusillé!

LE COLONEL, *qui s'est relevé aussitôt l'entrée de Jolibois.*

Qu'entends-je... qu'as-tu dit là, mon brave... qu'as-tu dit là?

JOLIBOIS.

Voilà la chose... j'étais assis sur une borne, dans la rue d'Abrantès, en face d'une jalousie derrière laquelle il me semblait voir quelque chose qui brillait... je fumais tranquillement ma pipe en cherchant à deviner si c'était l'œil luisant d'une bayadère de la Péninsule qui allumait le soldat impérial, ou le canon lustré de quelque chenapan qui me tenait en joue pour me mettre un peu à l'ombre sans que cela paraisse; il n'y avait personne autour de moi... Le galop d'un cheval vint me distraire de mes idées... je regarde... c'était un grand escogriffe de moine gris qui allait être jeté sur le pavé avec son capuchon, les quatre fers en l'air... la bête avait pris le mors aux dents... je veux lui barrer le passage... parce qu'un moine même qui est en danger... c'est un homme, voyez-vous, mon colonel... je sauverais le diable en péril, vrai comme il n'y a qu'un empereur au monde. Faut que mon mouvement effarouche la sacrée bête... elle se cabre, manque des quatre pieds, roule à terre et envoie mon capucin la tête la première contre l'angle d'une maison qui lui fait un atout au crâne large comme la bouche de Gargantua, pas plus... v'là mon robin qui fait la carpe... et votre serviteur... plus personne!... faut pourtant pas laisser un chrétien dans l'embarras... et pensant qu'il n'était qu'évanoui... je veux le mettre à son aise, je le relève... je le déshabille un peu... voyez l'instinct, aussitôt que je touche du côté de l'estomac, une espèce de grognement sort de l'intérieur de l'individu plus aux trois quarts mort, et sa grande main sèche presse un reliquaire suspendu à son cou sous sa chemise... en disant: Non... non... non... ce qui ne voulait rien dire du tout... d'abord pour moi... Eh bien, v'là ce qui s'y trouvait dans son reliquaire...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est que ça?

JOLIBOIS.

Une pancarte en façon de pacte d'alliance, comme c'est intitulé, dont par lequel ils sont là un tas d'oiseaux qui s'engagent à faire une fricassée générale de tous les Français qui sont dans la ville.

PEREZ, *à part.*

Serait-il possible!

JOLIBOIS.

Vous allez y voir les tenans et les aboutissans. Signé José, Perez, etc., etc.

* Paquita, Perez, Léonor, le Colonel, Anatole.

** Paquita, Léonor, Perez, le Colonel, Anatole.

Digitized by Google

LE COLONEL, *lui prenant le papier.*

Donne donc, sacredieu, donne donc...

PEREZ, *à part.*

Je suis perdu!

LÉONOR.

Ah! mon père, qu'avez vous fait?...

PAQUITA, *à part.*

Maudit papier, va!

JOLIBOIS.

Je vous avais apporté ça tout de suite, moi, pour en faire votre affaire avec le général.

LE COLONEL, *qui a jeté les yeux sur le papier.*

Oui, c'est un pacte d'alliance signé de tous les conjurés... Ce moine, ce père José se sauvait... le général qui soupçonnait cette conspiration avait sans doute ordonné d'arrêter le révérend bénédictin... oh! la mort... la mort pour tous les signataires de ce pacte infernal!... mais quelle pensée! (*Haut.*) Jolibois...

JOLIBOIS.

Mon colonel...

LE COLONEL.

As-tu montré ce papier à quelqu'un?

JOLIBOIS.

Non, mon colonel.

LE COLONEL.

Personne ne t'a vu le prendre au père José?

JOLIBOIS.

Personne.

LE COLONEL.

Eh bien! advienne que pourra!

ANATOLE.

Mon père, quel est votre projet?

LE COLONEL.

Tu vas le savoir. (*Courant à Perez**.) Perez, ce papier, c'est l'arrêt de ta mort.

PEREZ.

Je ne l'ignore pas.

LE COLONEL.

Eh bien! la vie de mon fils pour la tienne et celle de tous les conjurés?

LÉONOR, *à Perez.*

Ah! vous êtes sauvé!

JOLIBOIS, *à Anatole.*

Et vous aussi, mon lieutenant, car il acceptera la proposition.

LE COLONEL.

Dis un mot, et j'anéantis ce fatal papier.

PEREZ, *à part.*

Sa vie pour celle de tous.

LE COLONEL.

Consens-tu?

PEREZ.

Eh bien!...

* Paquita, Léonor, Perez, le Colonel, Jolibois, Anatole.

PAQUITA.

Il est homme à dire non.

LE COLONEL.

Réponds donc! Consens-tu?

PEREZ.

Oui!

ANATOLE, *arrêtant le colonel qui va déchirer le papier.*

Et moi, je n'y consens pas.

LE COLONEL.

Insensé! tu veux donc être fusillé?

JOLIBOIS.

En voilà une idée!

LE COLONEL.

Veux-tu mourir?

ANATOLE.

Plutôt la mort que votre déshonneur!

LE COLONEL.

Mon déshonneur!

ANATOLE.

Oui, votre déshonneur! Tôt ou tard on saurait à quel prix vous auriez racheté ma vie; tôt ou tard chefs et soldats diraient de vous : Pour sauver son fils, ils nous a trahis, livrés au poignard des assassins! C'est un lâche! Et je consentirais pour vous et pour moi à cet excès de honte! Mon père, mon noble père, illustré dans vingt batailles, serait exposé à baisser le regard et à rougir devant ses frères d'armes! Jamais! Jamais! Vous êtes père; mais vous êtes un des principaux chefs de ces Français confiés par l'empereur à votre garde, et que d'infâmes conspirateurs ont voués à la mort. Faites votre devoir, dénoncez-les ces infâmes, livrez-les tous à la justice; vous y perdrez votre fils, votre fils chéri; mais vous y gagnerez, non l'estime et le respect qui vous sont déjà dus, mais l'immortalité d'un beau nom; et cela vaut bien un fils, mon père, cela vaut bien un fils!

LE COLONEL, *vivement ému.*

Anatole! mon enfant!... (*Essuyant ses larmes et avec résignation.*) Perez, courons chez le général, toi pour demander la tête de mon fils! moi, pour demander la tienne!

PEREZ.

Je te suis.

LÉONOR, *se jetant toute en larmes au cou de son père.*

Mon père! mon père! je ne vous reverrai plus!

PEREZ.

Le peuple est là pour défendre ceux qui se sont dévoués pour lui!

LE COLONEL.

Chez le général!

PEREZ.

Chez le général!

Tableau général. — FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle d'armes du palais occupé par le général en chef. Une porte à droite de l'acteur, une autre à doubles battans ouvrant au fond et servant d'entrée principale; au-dessus de deux faisceaux d'armures flottent les drapeaux conquis sur les Espagnols à la prise de Tarragone.

SCENE PREMIERE.

UN VIEUX GRENADIER, JOLIBOIS, ANATOLE, AUTRES GRENADIERS.

Au lever du rideau, Anatole est endormi dans un fauteuil à gauche de l'acteur ; Jolibois et ses camarades le contemplent en silence.

JOLIBOIS, *à ses camarades, en leur montrant Anatole.*

Regardez-moi un peu cet air calme et tranquille; ne dort-il pas là d'aussi bon cœur que si le conseil de guerre l'avait acquitté ?

LE VIEUX GRENADIER.

Eh ben! vrai, ça me passe, moi! Oui, je suis un vieux troupier, j'ai bravé la mort cinquante fois pour une, et si j'étais à sa place, j'avoue que je n'aurais pas ce courage et ce sang-froid-là!

JOLIBOIS.

Ah! dam! il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une ame aussi bien trempée que celle de ce brave jeune homme; et pour preuve (*montrant la porte de droite*), ouvrez cette porte, descendez sous cette salle d'armes, entrez dans le caveau où est le seigneur Perez, qu'ils ont aussi condamné à être fusillé demain matin, au point du jour, et vous verrez s'il dort tranquillement comme ça, lui. Cré coquin! j'étais là quand on le liait et le garrottait par mesure de précaution; et il m'a fait voir une drôle de comédie, allez! Il trépignait, il se tordait, il faisait des grimaces comme s'il avait avalé le diable, et que la queue lui soit restée dans les dents.

LE VIEUX GRENADIER.

Ah çà! au fait, pourquoi-t-est-ce qu'on ne les a pas enfermés dans les prisons de la ville, lui et ce trembleur de barbier, ce Jeppo, qui a l'air d'un conspirateur comme moi d'un cerf-volant?

JOLIBOIS.

Mais si on les avait menés dans les prisons de la ville, les autres gredins, leurs complices, qui se sont soustraits pour le moment à nos recherches, auraient bien pu soulever le peuple et venir les délivrer; tandis qu'ici, dans cette partie du palais du général en chef, il n'y a pas mèche. Il faudrait des malins autrement ficelés que les épiciers de Tarragone pour oser faire de la gymnastique face à face avec nous. Oh! que ça me ferait du bien d'en tapoter une douzaine de douzaines avec la lame de mon briquet pour soulager mon cœur! (*Il s'approche d'Anatole.*) Je les enverrais devant toi préparer les logemens là-bas. Pauvre jeune homme! (*S'éloignant tout-à-coup de lui et s'adressant à ses camarades.*) Ah çà! mais à propos, vous vous êtes bien rappelés que votre ancien lieutenant n'a pas obtenu seulement la faveur d'être gardé par vous; que c'est encore vous qui, demain matin... Vos armes sont en bon état? vous ne le manquerez pas? (*Tous se taisent.*) D'ailleurs je serai là aussi, moi.

LE VIEUX GRENADIER.

Toi!

JOLIBOIS.

Il m'a demandé d'en être, et je le lui ai promis. Oui, capitaine, que je lui ai dit en lui serrant la main, j'y serai, comptez sur moi! c'est le dernier service à vous rendre, soyez tranquille, je ne vous ferai pas souffrir.

LE VIEUX GRENADIER, *ému.*

Mais, nom d'un p'tit bonhomme! est-ce qu'il n'y a pas du tout d'espoir?

JOLIBOIS.

Le général est trop dur à cuire pour ça; et pourtant il n'aurait qu'un mot à dire pour sauver le capitaine. Mais non, il est sans pitié; il n'a seulement pas voulu voir le colonel. Pauvre cher homme! il ne s'est pas découragé : il y est encore retourné; mais, voyez-vous, c'est peine perdue, il n'aura pas été plus heureux que la première fois!

LE VIEUX GRENADIER.

Je l'entends; le voilà!

SCENE II.

LE VIEUX GRENADIER, JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *au colonel entrant du fond.*

Eh bien! mon colonel?

LE COLONEL.

Plaignez-moi, mes amis, plaignez-moi; je n'ai plus de fils.

ANATOLE, *se réveillant.*

Mon père! mon père!

LE COLONEL.

Anatole! mon enfant!

Il l'embrasse.

JOLIBOIS, *à ses camarades.*

Laissons-les seuls. (*Il regarde Anatole avant de partir.*) Mon pauvre petit lieutenant! (*Au vieux grenadier.*) Et dire que c'est pour les beaux yeux

Digitized by Google

d'une femme. Vois-tu, l'amour, au jour d'aujourd'hui, je l'exècre, je le foule aux pieds. Canaille d'amour, va !

Il sort avec ses camarades.

SCENE III.

LE COLONEL, ANATOLE.

ANATOLE.

Bon père, c'est vous que je revois, que j'embrasse.

LE COLONEL, *à part.*

Voyons, sacredieu, voyons, remettons-nous, et cachons-lui le plus long-temps possible l'affreuse vérité.

ANATOLE.

Mon père, pourquoi cet abattement, cette tristesse? Vous ne l'avez pas oublié, mes juges m'ont recommandé à la clémence du général, et le général ne sera pas sans pitié pour moi. Oui, j'aurai ma grâce, mon père, j'aurai ma grâce. Il y a quelques instans encore, je ne pensais pas ainsi; mais maintenant tout me dit que votre fils ne vous sera pas enlevé. Oui, je ne sais; mais, pour moi, ce n'est pas un simple pressentiment, c'est comme une certitude.

LE COLONEL, *à part.*

Sacredieu, il me fend le cœur!

ANATOLE.

Tenez, là, tout-à-l'heure, je m'étais endormi... eh bien! dans mon sommeil, j'ai vu le général... oui, il était troublé, agité; il murmurait mon nom, il vous a appelé, vous avez paru; il vous a dit : Ton fils te sera rendu! ton fils vivra!

LE COLONEL.

Anatole!

ANATOLE.

Mon père!

LE COLONEL.

La mort te ferait-elle donc peur?

ANATOLE.

Peur! Ah! mon père, vous ne pensez pas ce que vous dites... qu'elle arrive, la mort, et je saurai l'affronter sans pâlir... Mais loin de nous toute idée de malheur et de deuil... Oui, oui, croyez-moi, mon père, croyez-moi, bientôt, dans un instant, tout-à-l'heure peut-être, le général va vous faire appeler, et il vous rendra votre enfant.

LE COLONEL.

Mais je viens... je viens de chez le général... et tu le vois, tu le vois... je pleure.

ANATOLE.

Ah!

LE COLONEL.

Il a été inexorable.

ANATOLE.

Malheureux père!

LE COLONEL.

Je ne voulais pas te dire ça tout de suite, mais mon cœur s'est brisé, et je n'ai pu te cacher plus long-temps la vérité.

ANATOLE.

Eh bien! je mourrai, mon père; je vous l'ai dit, je vous le répète, la mort ne me fait pas peur... Mourir! qu'est-ce donc après tout? C'est la chance de tous les jours qui m'arrive aujourd'hui! douze balles au lieu d'une, qu'importe! mon père ne sera pas déshonoré pour cela... je n'aurai pas laissé une tache sur sa vie noble et glorieuse; l'honneur est sauf! Mon père, allons, allons, n'affaiblissez pas mon cœur par trop de tendresse; songez que je dois à tous l'exemple du courage, et qu'il faut que je tombe digne de vous.

LE COLONEL, *essuyant ses larmes.*

Oui, oui, tu as raison, pas de faiblesse; après tout, sacredieu, se quitter un instant plus tôt, un instant plus tard... et puis on dit que là-haut on se retrouve, et si je ne t'y rejoins pas aussi vite que je le désire, c'est que les boulets et les balles de l'ennemi y mettront de la mauvaise volonté.

SCENE IV.

JOLIBOIS, LE COLONEL, ANATOLE.

JOLIBOIS, *accourant du fond.*

Colonel! entendez-vous le tocsin?

On entend sonner le tocsin dans le lointain.

LE COLONEL.

Le tocsin!

JOLIBOIS.

Il sonne à toutes les églises de la ville; et puis on entend des cris, des clameurs... je gage que ce sont les complices de cet enragé de Perez qui soulèvent le peuple et organisent une révolte générale.

SCENE V.

JOLIBOIS, LE COLONEL, L'AIDE DE CAMP, ANATOLE, GRENADIERS *de service.*

L'AIDE DE CAMP, *entrant du fond, l'épée à la main.*

Aux armes, colonel! aux armes, on nous attaque de toutes parts.

LE COLONEL.

Sacredieu! courons! aux armes, camarades, aux armes!

TOUS.

Aux armes!

ANATOLE*.

Mon père, mes amis, emmenez-moi... que je combatte avec vous, que je me fasse tuer, que je meure en soldat, en Français, sur un champ de bataille... Oh! je vous en prie, je vous en supplie, emmenez-moi, emmenez-moi!

LE COLONEL.

Anatole, mon fils, ce que tu demandes est impossible, le devoir le défend: mais va, va, je me battrai pour nous deux... Aux armes, grenadiers! aux armes!

LES GRENADIERS.

Aux armes!

Ils sortent tous, et les portes se referment sur Anatole.

* Jolibois, le Colonel, Anatole, l'Aide de camp.

Digitized by Google

SCENE VI.

ANATOLE, *seul.*

Seul! enfermé, captif! quand mes frères combattent! Oh! malheur! malheur! (*On entend la fusillade et le canon.*) Mon Dieu! mon Dieu, fais que les Français triomphent! fais que dans ma prison je puisse au moins répéter avec eux ce cri de victoire : Vive l'empereur! vive l'empereur!

VOIX, *au dehors.*

Viva Fernando! viva Fernando!

ANATOLE.

Qu'entends-je! les Espagnols l'emporteraient-ils?... serions-nous déjà vaincus? (*Nouvelle fusillade, nouveaux coups de canon.*) O boulets et mitraille, frappez sur ces murs, frappez! qu'ils tombent! qu'ils s'écroulent!... que je puisse m'échapper, rejoindre mes grenadiers, me mettre à leur tête et leur dire : En avant! en avant! c'est votre ancien lieutenant, c'est l'élève de Saint-Cyr, qui veut vaincre ou mourir avec vous!... Mais rien, plus rien! ce bruit... ces pas précipités... on marche de ce côté... (*il désigne la porte de droite*) des Espagnols peut-être?... Ah! je leur vendrai cher ma vie.

Il arrache une épée à l'un des faisceaux d'armes ; pendant ce temps la porte de droite tombe en éclats, et Perez accourt les vêtemens en desordre et des liens rompus flottans encore à ses bras.

SCENE VII.

ANATOLE, PEREZ.

PEREZ.

Aux armes! aux armes!

ANATOLE.

Lui!

PEREZ.

Je suis libre! j'ai pu les briser ces liens odieux qui me retenaient captif; j'ai pu me frayer un passage jusqu'ici... Oh! mais, point de retard, courons, courons au secours de mes frères.

ANATOLE.

Vain espoir!

PEREZ.

Qui a dit cela? (*Apercevant là seulement Anatole et le reconnaissant.*) Ciel! toi!

ANATOLE.

Oui, moi qui voudrais comme toi combattre avec mes frères, et qui comme toi ne peux sortir d'ici.

PEREZ.

Oh! mais j'en sortirai, moi; ces portes, je les briserai.

ANATOLE.

Oui, peut-être, je t'aiderai.

PEREZ, *qui a vainement tenté de faire céder les portes du fond.*

Inutiles efforts! (*Nouvelle détonation.*) O rage! ô fureur! ne pouvoir combattre, ne pouvoir verser le sang des Français!... Oh! mais, que dis-je?... (*A Anatole.*) Capitaine, Espagnols et Français vident la querelle là-bas; nous ici, nous bornerons-nous à former des vœux, toi pour Napoléon, moi pour Ferdinand? Non, non, que la lutte ici soit entre nous comme elle est là-bas entre eux... la France, c'est toi; l'Espagne, c'est moi... combattons, combattons à mort.

ANATOLE.

Perez, écoutez-moi.

PEREZ, *qui a arraché une épée de l'un des faisceaux d'armes.*

Ta vie ou la mienne!

ANATOLE.

Dans le combat, dans la mêlée, je ne connaîtrais pas le père de Léonor; je pourrais le frapper... mais ici, il m'est sacré!

PEREZ.

Que le père disparaisse à tes yeux comme l'amant disparaît aux miens... plus de querelle de famille, plus de vengeance; c'est la lutte entre deux peuples ennemis; c'est la guerre, la guerre franche et loyale... Allons défends-toi, défends-toi...

ANATOLE.

Jamais!

PEREZ.

Défends-toi donc, lâche!

ANATOLE.

Lâche! tu as dit lâche! oh! je te ferai voir s l'élève de Saint-Cyr est un lâche*.

PEREZ.

Ah! j'aurai donc aussi ma part de la victoire!

Ils se battent avec acharnement, mais bientôt l'épée d'Anatole est brisée et Perez va lui plonger la sienne dans le cœur, quand il est arrêté par Jolibois qui entre suivi de plusieurs grenadiers.

JOLIBOIS.

Misérable!

Les grenadiers entourent Perez et le désarment.

PEREZ, *avec rage.*

Enfer!

SCENE VIII.

PEREZ, *entouré de grenadiers*, JOLIBOIS, ANATOLE.

JOLIBOIS.

Capitaine, nous venons vous chercher pour combattre avec nous.

ANATOLE.

Qu'entends-je!

JOLIBOIS.

Le colonel et tous ses officiers ont sollicité le général de vous accorder la faveur de mourir les armes à la main.

ANATOLE, *avec joie.*

Et il a consenti?

JOLIBOIS, *prenant une épée des mains d'un grenadier.*

Voilà votre épée.

ANATOLE, *saisissant son épée*

Oh! donne, donne.

JOLIBOIS, *à part.*

Quant à toi, vieil hibou, qui étais sorti de ton nid pour venir faire rendre l'ame à mon capitaine, tu peux dire ton *Pater noster*... (*Aux grenadiers.*) Mort, mort à lui!

ANATOLE, *s'avançant.*

Arrêtez**!

JOLIBOIS.

Laissez-nous, capitaine, laissez-nous le tuer.

ANATOLE.

Le tuer! l'assassiner! arrière, malheureux, arrière!

Jolibois et les grenadiers s'éloignent de Perez.

ANATOLE, *à Perez.*

Perez, je vais aller mourir avec les Français. (*Arrachant un sabre des mains d'un grenadier et le lui donnant.*) Toi, va mourir avec les Espagnols.

* Perez, Anatole.

** Perez, Anatole, Jolibois.

Digitized by Google

PEREZ.

Merci! merci!

ANATOLE, *aux grenadiers.*

Passage, grenadiers, passage à cet homme!

JOLIBOIS.

C'est dit, capitaine.

Lui et ses camarades laissent le chemin libre à Perez.

PEREZ.

Espagnols! Espagnols! attendez-moi, j'accours dans vos rangs pour défendre nos droits et notre liberté.

Il sort.

ANATOLE, *aux grenadiers.*

Et maintenant, mes amis, au combat! au combat!

TOUS.

Au combat!

Ils sortent.

SCENE IX.

JEPPO, *seul, se montrant à moitié derrière un des panneaux de la porte brisée par Perez.*

Oui, au combat! au combat! allez, allez! grand bien vous fasse! (*Venant en scène.*) Moi, pendant qu'ils sont à s'égorger les uns les autres, je vais un peu me remettre ici du mauvais sang que j'ai fait dans ce maudit cachot où l'on nous avait enfermés... Tudieu! quand j'y pense... quel homme que ce Perez? des liens, des portes le gênent, pan! pan! des pieds, de la tête! j'en suais sang et eau, j'en avais une courbature à le regarder faire... il n'en avait pas assez, il lui faut des plaies et des bosses... (*Fusillade.*) En veux-tu? en voilà! à ton aise, mon brave homme, et par la savonnette de mon père, j'aime mieux que tu t'en donnes le plaisir que moi.

CRIS *divers en dehors.*

Au secours! aux armes! aux armes! au feu!

JEPPO.

Ah! mon doux Jésus! quelle bagare! c'est le sac de la ville qui recommence... et j'irais me jeter au milieu de ce chaos-là! mais je serais moulu, pilé, broyé, haché... merci! ce n'est pas mon genre.

VOIX, *au dehors.*

Viva Fernando! viva Fernando!

JEPPO.

Viva Fernando! nous sommes les plus forts, nous sommes vainqueurs... Eh! mais je ne me trompe pas, on accourt de ce côté... ah! sainte Cothurne, patronne de ma mère, ayez pitié de moi, je crois qu'ils viennent me chercher.

SCENE X.

JEPPO, LEONOR, UN HOMME DU PEUPLE, DEUX MOINES, AUTRES GENS DU PEUPLE

LÉONOR, *accourant.*

Mon père! mon père! sauvez mon père, brisez ses chaînes!

JEPPO.

C'est fait, senora, c'est fait, il est libre.

LÉONOR.

Libre!

JEPPO.

Il a pris sa volée, et je suis sûr qu'il se bat à l'heure qu'il est comme s'il était payé pour ça.

LÉONOR.

Qui donc a brisé ses fers?

JEPPO.

Lui, lui tout seul! (*à voix basse*) et il a trouvé ici le jeune capitaine.

LÉONOR.

Ciel!

JEPPO.

Qui l'a couvert de son corps et qui lui a donné une arme pour se défendre.

LÉONOR.

Tu as vu cela?

JEPPO.

Comme je vous vois, j'étais là... (*à part*) derrière cette porte.

LÉONOR*.

O mon Dieu! vous m'avez exaucée et je puis sans honte faire des vœux pour le sauveur de mon père!

JEPPO, *aux hommes du peuple.*

Mais puisque vous voilà, mes amis, comment vont les affaires? Nous sommes donc les plus forts?

L'HOMME DU PEUPLE.

Les Français sont battus sur tous les points; poursuivis de toutes parts, ils courent en désordre se réfugier dans la citadelle.

SCENE XI.

JEPPO, UN MOINE, L'HOMME DU PEUPLE, LÉONOR, MOINES, GENS DU PEUPLE.

LE MOINE.

Trahison! mes amis, trahison!

L'HOMME DU PEUPLE.

Trahison!

LE MOINE.

Oui, d'indignes Espagnols, des parjures... les infâmes Josephinos se sont tournés avec les vaincus contre nous et la victoire va nous échappper.

L'HOMME DU PEUPLE.

Courons! aide aux vrais Espagnols!

JEPPO**.

Oui, oui, courez! ne perdez pas un instant.

L'HOMME DU PEUPLE.

Et ne viens-tu pas?

JEPPO.

J'en meurs d'envie, mon brave; mais je ne peux pas laisser le senora seule ici.

L'HOMME DU PEUPLE.

Quand les hommes se battent, les femmes se gardent bien toutes seules.

JEPPO.

Mais...

L'HOMME DU PEUPLE, *le prenant au collet.*

Tu viendras de gré ou de force.

JEPPO.

C'est qu'il croit que j'ai peur. Senora***, je vous quitte pour la défense de la patrie... (*A voix basse.*) mais au premier détour de rue, je les plante là pour venir vous tenir compagnie

TOUS.

Marchons!

JEPPO.

Marchons!

L'HOMME DU PEUPLE.

Et mort aux traîtres!

Ils vont pour sortir; mais ils sont retenus par l'arrivée de Perez qui entre mortellement blessé.

* Jeppo, l'Homme du peuple, Léonor.

** Le Moine, Jeppo, l'Homme du peuple, Léonor.

*** Le Moine, l'Homme du peuple, Jeppo, Léonor.

Digitized by Google

SCENE XII.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO, L'HOMME DU PEUPLE, MOINES, GENS DU PEUPLE.

PEREZ.

Tout est perdu!

LÉONOR.

O mon père!

PEREZ.

Les Français l'emportent!

Il se soutient à peine.

LÉONOR.

Vous êtes blessé?

PEREZ, *sourdement.*

Blessé à mort, grâce au ciel!

LÉONOR.

Oh! non, non, le ciel ne l'aurait pas permis... (*Perez chancelle et tombe.*) Mes amis, du secours à mon père!

PEREZ, *la tête tombant sur sa poitrine.*

C'est inutile. (*Il relève sa tête par un mouvement convulsif.*) Si encore c'était une balle française qui m'eût frappé! mais non! c'est le poignard d'un assassin, d'un lâche Espagnol!

TOUS.

Un Espagnol!

PEREZ.

Oui, si l'on peut donner ce nom à l'un de ces infâmes qui nous ont lâchement vendus. Nous tenions la victoire, ils nous l'ont arrachée... mais j'ai aussi moi-même arraché la vie à l'un d'eux, à mon assassin! oui, la tête fendue par mon sabre, il est tombé devant moi sur ses deux genoux, comme un lâche, et je lui ai jeté à la face le sang qui jaillissait de ma blessure, et je l'ai vu se ployer dans la boue... et je lui ai pressé du pied sa poitrine... et je lui ai crié pour prière pendant son agonie: Maudits, maudits les traîtres, la boue à leur cadavre, et leur ame à l'enfer!

Tout en disant cela, il se traîne sur le devant de l'avant-scène à droite de l'acteur, où il retombe épuisé.

SCENE XIII.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO *et* L'HOMME DU PEUPLE; *un peu derrière*, LE GÉNÉRAL, JOLIBOIS, GRENADIERS FRANÇAIS, MOINES *et* GENS DU PEUPLE, SOLDATS, *avec des torches; puis* LE COLONEL.

LES FRANÇAIS, *entrant**.

Victoire! victoire!

JOLIBOIS.

Les gredins! a-t-il fallu en descendre! il en sortait de dessous tous les pavés!

LE GÉNÉRAL.

Les rebelles ont payé cher leur audacieuse tentative.

PEREZ, *se soulevant.*

Rebelles! ceux qui veulent chasser l'étranger de chez eux!

LÉONOR.

Taisez vous, mon père!

LE COLONEL, *entrant.*

Mon fils, mon fils! a-t-on vu mon fils?

* Le Moine, Perez, Léonor, Jeppo, l'Homme du peuple; *un peu derrière*, le Général, le Colonel, Jolibois.

LE GÉNÉRAL.

Dans la mêlée, au plus fort du carnage, je l'ai vu deux fois à la tête de son ancienne compagnie, faisant des prodiges de valeur.

JOLIBOIS.

J'étais à ses côtés, au moment où nous cherchions à enlever ces deux pièces de quatre qui nous mitraillaient dans la rue de Tolède; mais une volée de boulets a fait une trouée dans nos rangs, et je ne l'ai plus aperçu; il n'était plus là! je l'ai cherché, je l'ai appelé... personne ne m'a répondu!

LE COLONEL.

Ah! sacredieu! sacredieu, il a été tué!... Eh bien, du moins sa mort sera celle d'un soldat!... je pleurerai son trépas, mais j'en serai fier et glorieux!

ANATOLE, *paraissant sur le seuil de la porte du fond.*

Hélas, mon père, la mort n'a pas voulu de moi.

SCENE XIV.

LE MOINE, PEREZ, LÉONOR, JEPPO, L'HOMME DU PEUPLE, *en arrière avec les Espagnols;* LE GÉNÉRAL, ANATOLE, LE COLONEL, JOLIBOIS, LE VIEUX GRENADIER, AUTRES GRENADIERS.

LE COLONEL.

Lui!

ANATOLE, *qui s'est approché du colonel.*

Et pourtant, mon père, pourtant, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas été tué; demandez à tous ceux qui m'entouraient, demandez-leur... ils vous diront que votre fils n'a pas fui le danger; mais je ne devais tomber que frappé par une balle fondue dans un conseil de guerre. (*Allant au général.*) Général, voilà l'épée que vous m'aviez fait rendre.

LE GÉNÉRAL.

Gardez-la, capitaine.

LE COLONEL.

Eh quoi! mon général...

LE GÉNÉRAL.

Votre fils est libre; la mitraille ennemie a respecté ses jours... il a sa grâce!

JOLIBOIS, *et* TOUS.

Vive le général!

PEREZ, *soulevant la tête.*

Français! (*Tous les regards se dirigent sur lui; continuant.*) Français! vous triomphez; les Espagnols ont voulu subir votre joug... les lâches! eh bien! que ce joug soit pour eux un joug de fer... qu'il les écrase, et que de là-haut où Dieu m'appelle, j'entende leurs cris de rage et de désespoir! Oh! je meurs!

Il expire.

LÉONOR.

Mon père... mort! mort!

ANATOLE, *voulant s'élancer vers Léonor.*

Léonor!

LE COLONEL, *l'arrêtant.*

Respecte sa douleur; plus tard tu lui diras que ton père la nommera sa fille.

LE GÉNÉRAL.

Soldats! deux fois vous avez conquis Tarragone, deux fois vous avez bien mérité de l'empereur!

TOUS.

Vive l'empereur! vive la France!

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.

PARIS.— IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, nº 46, au Marais.

Digitized by Google